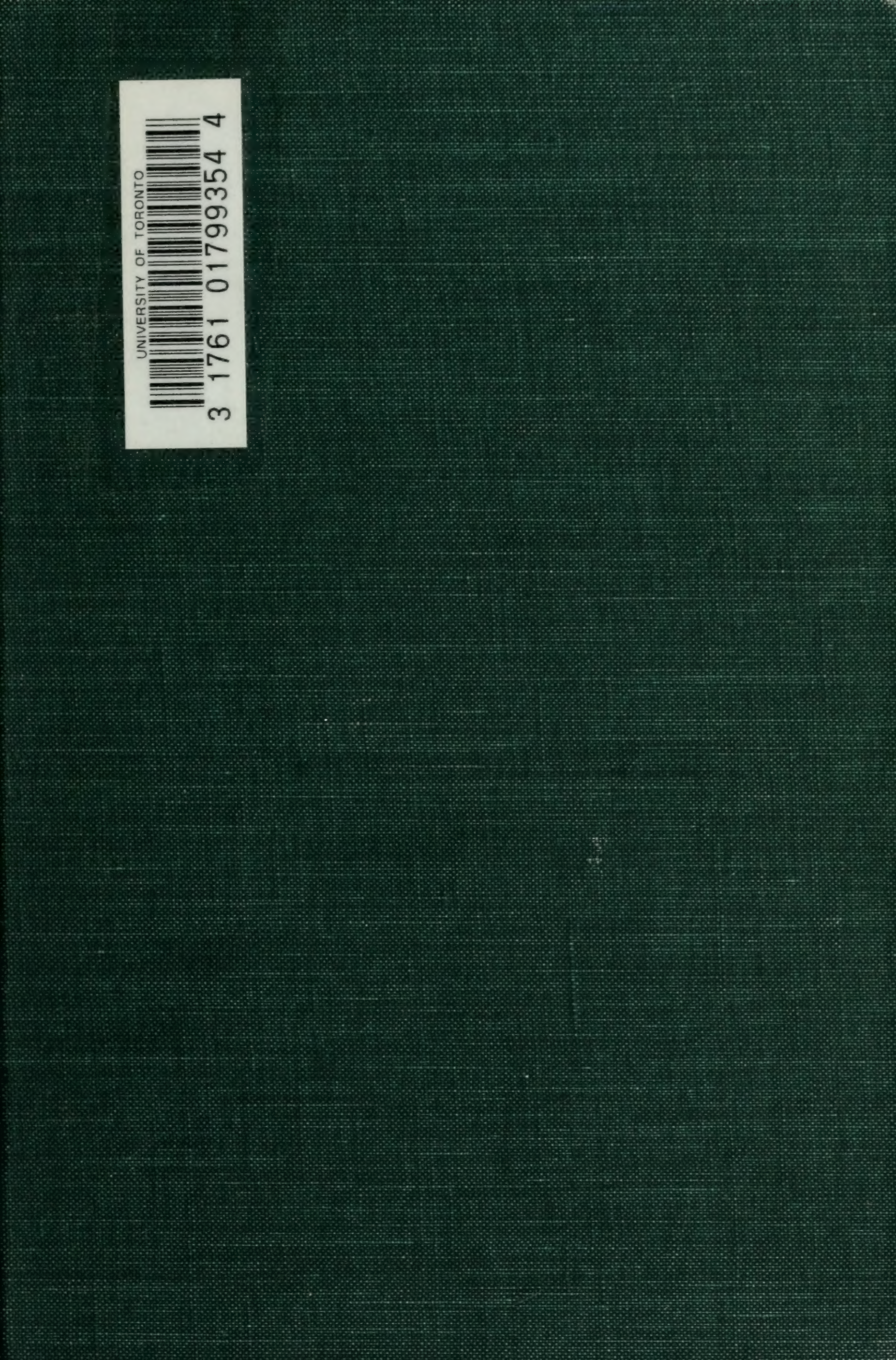

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01799354 4

ENTRETIEN

ENTRE

D'ALEMBERT ET DIDEROT

RÊVE DE D'ALEMBERT

SUITE DE L'ENTRETIEN

LA COLLECTION DES CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS

EST PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE M. GONZAGUE TRUC

La collection des « CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS » *est imprimée sur papier Bibliophile Inaltérable (pur chiffon) de Renage et d'Annonay, au format in-16 Grand-Aigle (13,5×19,5).*

Le tirage est limité à deux mille cinq cents exemplaires numérotés de 1 à 2500.

Le présent exemplaire porte le N° 

Le texte reproduit dans ce volume est celui de l'édition Assezat, Paris, Garnier 1875, reproduisant lui-même le texte contenu dans les *Mémoires* publiés en 1830.

5



DENIS DIDEROT

(1713-1784)

Gravé par Achille OUVRÉ

D'après le tableau de FRAGONARD (Collection particulière).

COLLECTION

DES

CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS

DIDEROT

ENTRETIEN

ENTRE

D'ALEMBERT ET DIDEROT

RÊVE DE D'ALEMBERT

SUITE DE L'ENTRETIEN

INTRODUCTION ET NOTES

DE

Gilbert MAIRE

Avec un portrait gravé sur bois par Achille OUVRÉ



ÉDITIONS BOSSARD

43, RUE MADAME, 43

PARIS

1921



INTRODUCTION

PAR

GILBERT MAIRE

INTRODUCTION

Les érudits qui nous apprennent que les deux dialogues que Diderot a couverts de l'autorité de d'Alembert, sont entièrement nés de son imagination, et que, jamais, ni d'Alembert, ni Bordeu, ni même Mlle de Lespinasse ne tinrent les propos qu'il leur prête, doivent fournir des preuves historiques pour réussir à nous convaincre. Comment croire, en effet, si la correspondance de Diderot n'était là pour l'attester, que ces conversations d'un tour si naturel et dans lesquelles revivent avec une si frappante vraisemblance jusqu'aux travers des interlocuteurs, sont pure fiction d'un philosophe qui savait, à l'occasion, se révéler auteur dramatique, et non les notes d'un témoin ou les souvenirs d'un acteur?

Et, cependant, aucun doute n'est aujourd'hui possible. Le « rêve », comme l' « entretien » ne sont que fantaisies littéraires. C'est Diderot lui-même qui nous en avise dans une

lettre du 11 septembre 1769 adressée à Mme Volland : « Si j'avais voulu sacrifier la richesse du fond à la noblesse de la forme, écrit-il, Démocrite, Hippocrate et Leucippe auraient été mes personnages. » Mais il estime qu'à des idées contemporaines convenaient des interprètes contemporains. Il les choisit donc parmi ses intimes et leur fit exprimer ses propres audaces de pensée avec une verve si aisée et une imitation si parfaite de leur discours, que nul, sauf avertissement, n'y aurait su démêler la moindre supercherie.

Gageons même qu'un Voltaire, au lieu et place de Diderot, se fût ingénié à tirer profit d'une supercherie aussi habile. Mais Diderot était fort honnête confrère et d'amitié scrupuleuse. Il ne songea jamais à livrer au public ces dialogues supposés. Tout au plus, en permit-il la lecture à quelques curieux qui furent aussi des indiscrets. Ce fut assez, du reste, pour inquiéter Mlle de Lespinasse qui, en ayant eu connaissance, exigea de Diderot, par l'entremise de d'Alembert, que le manuscrit fût détruit. Diderot finit par céder et le rappelait à d'Alembert en lui adressant ses *Éléments de physiologie* : « J'ai satisfait à votre désir, lui dit-il, autant que les difficultés du travail et le peu d'intervalle que vous m'avez accordé me

le permettaient... Le plaisir de se rendre compte à soi-même de ses opinions avait produit (ces dialogues) ; l'indiscrétion de quelques personnes les tira de l'obscurité ; l'amour alarmé en désira le sacrifice, l'amitié tyrannique l'exigea ; l'amitié trop facile y consentit : ils furent lacérés. » Mais ce que Diderot ignorait, sans doute, c'est que plus d'une copie en avait été prise. Et c'est pourquoi, sans qu'il soit besoin d'incriminer la loyauté de Diderot, la volonté de Mlle de Lespinasse, pour le plus grand bonheur des lettres françaises, est demeurée sans effet. Les éditeurs de 1830 purent replacer parmi ses *Mémoires* les deux précieux dialogues demeurés jusque-là inconnus du public, et que Meister et Naigeon eux-mêmes ne savaient désigner que sous des titres inexacts.



Au regard de la seule critique littéraire, l' « Entretien avec d'Alembert » et le « Rêve » que lui attribue Diderot, apparaissent comme de délicates comédies de salon, dignes de figurer, non pas auprès du *Père de famille* ou du *Fils naturel*, mais tout à côté de *Est-il bon ? Est-il méchant ?* dans un théâtre évidem-

ment dédaigneux de la scène, mais qui sait, pour le seul plaisir de l'imagination, douer de la plus haute intensité de vie le scepticisme d'un géomètre, le matérialisme d'un encyclopédiste et le cynisme d'un médecin. Mais, pour l'histoire de la philosophie, leur valeur n'est pas moindre ; ils contiennent en raccourci toute la doctrine de Diderot.

Cette doctrine, à fond d'athéisme et de matérialisme, de morale à la fois romantique et libertine, scandale des bien-pensants de son époque et des époques ultérieures, est bien connue des lettrés, ne fût-ce que parce que les chefs-d'œuvre de Diderot (*le Neveu de Rameau* ou *Jacques le Fataliste*), en reproduisent les traits essentiels. N'empêche que son sort dans l'histoire des idées ne laisse pas de contredire à son destin initial. Ses filiations mal discernées, ses intentions trop sérieusement considérées, ont fait balancer les jugements portés sur elle du dénigrement à la surestime sans parvenir à lui assigner de rang équitable parmi les systèmes du XVIIIe siècle. Et, d'autre part, tandis que Diderot, homme de science ou, tout au moins, éminent vulgarisateur, n'a jamais été suffisamment loué de son don prodigieux d'assimilation, au philosophe, par contre, l'esprit de parti trop complaisant, laisse

volontiers conquérir une autorité usurpée. C'est l'écrivain que les manuels se hasardent parfois à contester. Pour l' « Encyclopédiste », il n'est que des louanges.

Et, pourtant, dans la vie de Diderot, toute de labeur, de passions, de tracas et de désordre, était il vraisemblable que pût se situer le loisir prolongé nécessaire à la méditation créatrice ? L'exemple de Rousseau inclinerait-il à le croire, qu'il faut bien reconnaître alors que Diderot ne possédait point une puissance de génie comparable. Citera-t-on Voltaire ? Mais ce grand homme d'affaires, aussi beau prosateur qu'on le voudra nommer, ne mérite guère de compter dans l'histoire de la philosophie que comme importateur de quelques idées anglaises. Pourquoi, dès lors, s'obstiner à maintenir Diderot parmi les philosophes d'où son talent de romancier, d'esthéticien et d'essayiste l'invite à s'évader ? Il y a autour de Diderot une sorte de légende philosophique qu'une lecture attentive du « Rêve de d'Alembert » contribuerait à dissiper.

Peut-être la biographie de Diderot y réussirait-elle à soi seule.

On sait que, né à Langres le 5 octobre 1719, Denis Diderot, fils d'un coutelier, frère d'un futur abbé et d'une future religieuse, fut d'abord élevé au collège des Jésuites de sa ville natale, puis du collège d'Harcourt à Paris et, enfin, devint clerc chez M. Clermont de Ris, procureur. C'est cette situation qu'il délaissa, contre la volonté de son père, pour essayer de vivre de sa plume et de leçons au cachet. Il enseigna les mathématiques, composa des sermons pour des ecclésiastiques, s'épuisa dans d'obscures besognes de librairie et, en un mot, végéta dans une bohème assez misérable, où il trouva cependant le temps d'accomplir sa culture et le courage de se marier, jusqu'à ce qu'il parvint à décider les éditeurs qui lui avaient demandé une traduction de la *Cyclopaedia* anglaise d'Ephraïm Chambers à publier une encyclopédie française originale composée sous sa direction. Du jour où un accord avec d'Alembert lui eut adjoint un collaborateur illustre, plus exactement à partir du 21 janvier 1746, date à laquelle fut obtenu, grâce à la protection de Daguesseau, le privilège de l'entreprise, Diderot, pourvu par contrat d'un traitement annuel de 1.200 livres, put, en dehors de son œuvre encyclopédique, se consacrer à sa production personnelle.

En 1745, il n'était encore que le traducteur de l'*Essai sur le mérite et la vertu* de Shaftesbury. On le rangeait parmi les déistes anglicisants et voltairiens, ce qui n'était point neuf à l'époque. Avec les *Pensées philosophiques*, opuscule, pourtant, plus que hâtivement expédié en l'année 1746, sa pensée commence à affirmer sa singularité, et son déisme à tourner en athéisme sans qu'il ose encore en préciser les desseins. Le Parlement de Paris ne s'y trompe point néanmoins ; et, condamnant au feu l'ouvrage suspect, assure en même temps la notoriété de son auteur. Celui-ci devait se révéler comme conteur avec les *Bijoux indiscrets* parus en 1748, mais le plus clair de sa célébrité naissante lui vint d'un ouvrage rédigé l'année précédente et qu'il tenait encore inédit : *les Allées ou la Promenade d'un sceptique.*

Comment sa réputation parvint-elle jusqu'au curé de Saint-Médard ? C'est ce qui reste à expliquer. Toujours est-il qu'en juin 1747, cet ecclésiastique dénonça Diderot comme athée au lieutenant de police Berryer qui mit, semble-t-il, peu d'empressement à sévir contre l'écrivain. Mais l'*Encyclopédie* s'annonçait, mais la *Lettre sur les Aveugles* qui venait d'être éditée à Londres en 1749 déchaînait un suffisant scandale pour

autoriser une perquisition. Elle eut lieu le 24 juillet 1749 et entraîna l'arrestation de Diderot, puis son emprisonnement au donjon de Vincennes.

N'exagérons point les ennuis de cette captivité. Elle devint vite fort douce et Diderot fut à Vincennes presque aussi bien traité qu'il l'eût été à la Bastille. Le 2 novembre 1749, d'ailleurs, il se trouva rendu à la liberté et en put profiter pour lancer le prospectus de l'*Encyclopédie* et pour en détacher l'article *Art* qu'il fit imprimer séparément. L'esthétique, en effet, lui était déjà à souci et c'est au même moment qu'il s'appliqua à réfuter l'ouvrage de l'abbé Batteux intitulé *Les Beaux arts réduits à un seul principe* dans sa *Lettre sur les sourds-muets*. Enfin, parut le tome I de l'*Encyclopédie* dont le succès avait été savamment préparé par une publicité commerciale et mondaine. Et Diderot, classé désormais parmi les « philosophes » de son temps, c'est-à-dire parmi les grands journalistes du parti libéral, put engager à sa guise sa polémique contre l'Église.

En 1752, il collabora à l'*Apologie* du médiocre abbé de Prades ; heureux début puisque les passions catholiques sont ameutées autour de l'hérétique et de son collaborateur. Mais ne

vont-elles point saisir aussitôt leur revanche ? En cette même année 1752 voici qu'un arrêt du conseil du 7 février, obtenu, paraît-il, à la requête des Jésuites, interdit la publication du tome II de l'*Encyclopédie*. Avertissement ou menace sans effet immédiat pour l'instant, mais qui laisse prévoir une persécution opiniâtre. Diderot la devine, sans doute, car c'est à partir de cette année qu'il disperse son œuvre dans les genres les plus divers : *Histoire de la peinture à la cire*, qui parut en 1757 et vise l'érudition du comte de Caylus, rénovation du théâtre de mœurs suivant l'exemple antérieur de Nivelle de la Chaussée, avec le *Fils naturel* composé en 1757 et représenté en 1771, puis avec le *Père de famille* publié en 1758 et qui sert d'illustration à un *Discours sur la poésie dramatique*. Mais entre temps la querelle autour de l'*Encyclopédie* venait d'entrer dans sa phase critique. Ce n'était plus seulement les catholiques et les conservateurs qu'exaspérait son irrévérence. L'article de d'Alembert sur *Genève* apparut aux protestants comme une provocation.

De cette période date la rupture de Rousseau avec les Encyclopédistes. Aux insinuations de d'Alembert sur l'esprit socinien du Grand Conseil et sur la nécessité de rétablir le

théâtre à Genève, Rousseau réplique par la *Lettre sur les spectacles*. S'aliénant les réformés, l'*Encyclopédie*, par surcroît, se voit impliquée dans les poursuites intentées à Helvétius pour son ouvrage sur l'*Esprit*. Helvétius en est l'ami, le collaborateur et le protecteur. Aussi, cette fois, l'interdiction se fait-elle formelle et efficace. Le 8 mars 1759 est rendu l'arrêt qui révoquait le privilège accordé en 1756 ; le 21 juillet 1759 un autre arrêt le complète, qui ordonne le remboursement aux souscripteurs de 72 livres sur les avances faites.

D'Alembert perdit courage : il refusa de prêter plus longtemps son concours à l'œuvre compromise. Mais Diderot, lui, s'obstina, soutenu, il faut bien le dire, par la protection discrète de Mme de Pompadour, du directeur de la librairie, Lamoignon de Malesherbes, et du lieutenant de police Sartines. Tous ces hauts personnages se firent plus ou moins directement ses complices pour assurer à l'entreprise une continuation secrète, mais ni le public déçu, ni les ennemis de Diderot n'en pouvaient rien savoir. Lefranc de Pompignan venait de flétrir les doctrines subversives dans son Discours de réception de l'Académie française. L'opposition conservatrice, malgré

Voltaire, malgré les gens de finance, les spéculateurs et les fermiers, allait donc enfin se faire entendre. L'occasion parut bonne à Palissot de Montenoy, pour diffamer Diderot dans sa comédie des *Philosophes* jouée en 1760.

En fait, et en dépit de toute protection, Diderot se trouvait alors aux prises avec de lourds embarras pécuniaires.

Quoique plus bruyamment interdite que pratiquement interrompue, la publication de l'*Encyclopédie* ne se pouvait poursuivre que de façon occulte. Force était donc à Diderot, sur qui retombait maintenant tout le poids de la direction, de s'accabler de responsabilités en face de collaborateurs défaillants et de libraires mis en défiance. Aurait-il pu surmonter toutes ces difficultés sans l'aide du prince Galitzin, ambassadeur de Russie, et grand admirateur des philosophes, lequel sut décider Catherine II à acheter la bibliothèque de Diderot en lui en laissant la jouissance contre 1.500 francs payés comptant, plus une rente annuelle de 1.000 francs ? Diderot, cependant, malheureux en affaires, se pouvait consoler en amour. Depuis longtemps infidèle à sa femme, il venait de délaisser Mme de Puisieux pour se lier avec Sophie Volland à qui l'on gardera toujours reconnaissance des lettres

qu'elle sut inspirer à son amant. Mais ceci n'était que divertissement sentimental et Diderot, amoureux, demeure laborieux producteur. Délivré de ses plus obsédants besoins d'argent, il s'abandonne à sa fantaisie d'improvisateur sans trop grand désir de la révéler au public. Aussi ne faut-il point s'étonner que ses principaux écrits de 1760 à 1770 soient demeurés inédits jusqu'à sa mort. La *Religieuse* qu'il termina en 1760 ne fut éditée qu'en 1796 ; le *Neveu de Rameau* qui date de 1762 ne fut imprimé que de nos jours et il en est de même des opuscules philosophiques : l'*Introduction aux grands principes*, composée en 1761, paraît en 1798, et le *Rêve de d'Alembert*, tout comme l'*Entretien avec Diderot*, circulant en 1769, ne furent édités, comme nous l'avons vu, que dans la collection de « Mémoires » réunie en 1830.

Malgré tous les obstacles, l'*Encyclopédie* atteignit son dernier tome en 1765, et fut complétée en 1772 par un volume de planches. C'était désormais pour son principal auteur la gloire européenne, à laquelle ajoutent peu les œuvres qu'il publie par la suite, quel qu'en soit d'ailleurs le mérite, ni l'*Entretien d'un père avec ses enfants*, ni les célèbres *Regrets sur sa vieille robe de chambre*, parus tous deux en

1772. *Les Eleutheromanes* composées à la même époque, véritable appel au massacre des prêtres et des rois auquel la Révolution devait bientôt satisfaire et dont il n'est pas du tout certain que Diderot n'y ait vu que badinage et gageure, étaient impubliables, et pour cause. Rien que de très naturel par conséquent à ce qu'ils aient attendu jusqu'à l'année 1796 pour être mis à jour par la *Décade philosophique*. Mais c'est en 1796 encore que fut publié le *Supplément au voyage de Bougainville*, et si les *Deux amis de Bourbonne* parurent en 1771 à la suite d'une édition des Idylles de Gessner, on peut dire que rien de l'œuvre de Diderot n'apparaît plus au public jusqu'en 1778 où il donne un assez faible *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*.

C'est que, depuis l'année 1773, Diderot, après avoir été l'hôte, était devenu le pensionné de Catherine la Grande. C'est grâce à ses libéralités qu'à son retour en France il put abandonner son « atelier » de la rue Tarare pour son plus confortable appartement de la rue de Richelieu. Durant son séjour à Saint-Pétersbourg, Diderot acheva son chef-d'œuvre : *Jacques le Fataliste*, demeuré, lui aussi, inédit et esquissa son *Plan d'une Université pour le gouvernement de Russie* découvert en 1811.

Revenu à Paris vers la fin de l'année 1773, Diderot eut la joie d'apprendre que sa ville natale lui élevait un buste. Il venait de marier heureusement sa fille, les tracas pécuniaires lui paraissaient conjurés, il figure parmi les inspirateurs de la réforme politique qui se dessine en Europe et qu'une banqueroute financière devait en France seulement faire dégénérer en une révolution. Autrement dit, il correspond avec les souverains par l'intermédiaire de Grimm, il est l'une des têtes du parti philosophique international, et le rival de Voltaire. Mais sa santé est minée, mise à la merci d'un accident. Il devait survivre de peu à la mort de sa maîtresse : le 26 février 1783 un « flux de poitrine » suivi d'apoplexie l'emporta.



Encyclopédiste, journaliste, polémiste, écrivain d'humeur et de passion, tel se dégage Diderot de sa biographie. La peut-on dire celle d'un philosophe, dans le sens moderne du mot ?

Non point qu'il manque apparemment de doctrine, ni de système. Il est athée, matérialiste, démocrate et anticlérical, et tout cela avec autant de fermeté dans les conclusions que de

persévérance dans leur exposé. Mais sur quoi ces idées se fondent-elles ? Les observations biologiques qui les appuient appartiennent-elles à Diderot ou se borne-t-il à les emprunter à des prédécesseurs ? En un mot, ce matérialisme libertaire, qu'est-il ? une doctrine personnelle, élaborée, méditée, systématisée par Diderot lui-même ? Ou un démarquage d'opinions antérieures dont il s'efforce de tirer des armes contre les prêtres et contre les rois ?

Tenter de définir ce matérialisme, c'est renvoyer principalement à l'*Entretien avec d'Alembert* et surtout au *Rêve* que Diderot lui prête. Contre les déistes de son temps, fidèles encore au dualisme cartésien, Diderot soutient que la pensée n'est pas un attribut incompatible avec la matière, et qu'entre l'âme humaine et la pierre, il est une série d'états naturels qui relient ces deux extrêmes par une gradation continue. Sans aucun doute, il y a loin de la raison spéculative à l'inertie d'un bloc de marbre, mais n'est-il donc dans notre pensée que syllogismes ou inductions ? Locke que Diderot ne cite pas, mais dont il est disciple indirect, comme tous les philosophes français du XVIIIe siècle, n'a-t-il pas ruiné la fiction des idées innées dont on invoquait le témoignage en faveur d'un esprit distinct de

notre corps ? Tout notre entendement ne dérive-t-il pas de sensations accumulées et qui, converties en idées par la mémoire, sont capables de réfléchir sur elles-mêmes pour engendrer d'autres idées d'un degré d'abstraction supérieur ? Or, s'il n'est d'autre état de conscience fondamental que la seule sensation, si, par conséquent, le principe de la pensée réside en l'unique sensibilité, convient-il de ne retenir de cette sensibilité que son aspect humain, et n'est-il pas plus scientifique de suivre son évolution à rebours à travers tout le règne animal jusqu'aux êtres élémentaires en lesquels elle se confond avec la faculté même de respiration et de nutrition et qui suggèrent alors l'idée d'une vie primitive d'où seraient issus les deux règnes vivants, mais dont le minéral lui-même n'est peut-être que la phase initiale ?

Diderot ne connaissait la cellule moderne que sous l'aspect du germe. Du moins de celui-ci, tire-t-il large parti. Comment en effet s'expliquerait le progrès de ce germe vers l'être parfait, raisonnable, sentimental ou tout au moins instinctif ou végétatif, s'il ne contenait en puissance pensée, instinct et force vitale dans sa matière à peine vivante. A chaque atome de cette matière correspond pour ainsi dire un atome de sensibilité confuse ; et lorsque le

germe se développe et multiplie ses atomes de matière, il multiplie en même temps le nombre correspondant de ces atomes de sensibilité. Pour que cette conscience fragmentaire aboutisse à une conscience totale, il faut et il suffit qu'un organe coordinateur ou centre nerveux reçoive les sensations de chacun de ses atomes et, les unissant et les superposant, en fasse des impressions enregistrées par la mémoire. Newton ou d'Alembert, ce n'est qu'une somme d'atomes sensibles, tout comme l'est aussi une roche immobile, mais ces atomes ont, dans le premier cas, le bonheur d'avoir été ordonnés par la nature suivant un certain type prévoyant la centralisation de leurs vagues consciences tandis que, dans le second cas, ils ne parviennent à se communiquer leurs sensations sans souvenir...

« C'est le rapport constant, invariable de toutes les impressions à l'origine commune qui constitue l'unité de l'animal, c'est la mémoire de toutes ces impressions successives qui fait pour chaque animal l'histoire de sa vie et de son moi, et c'est la mémoire et la comparaison qui s'ensuivent *nécessairement* qui *finissent* par faire la pensée et le raisonnement. »

Est-ce clair ? Franchement, non. Passe pour l'acceptation (fatale en cette époque) de la psy-

chologie de Locke si dédaigneuse des données immédiates et déjà grosse de tous les partis pris de l'associationnisme. Mais cette mémoire inexpliquée et inexplicable qui joue si opportunément son rôle de *deus ex machina !* Et cette matière nerveuse, aucunement différenciée des autres matières organiques, et qui prend sur elles un si soudain empire ! Et la conversion des aliments en chair invoquée comme une preuve de la transmutation de la matière en esprit ! En vérité, tout ceci n'a guère de philosophique que l'épithète, et ne reste cohérent que par la logique du style. Le mieux qu'on en puisse dire, c'est qu'il y survit déformée et étiolée une certaine philosophie dont La Mettrie fut l'inventeur et dont une part ressuscitera dans Condillac et l'autre dans Cabanis. Diderot, précurseur de d'Holbach, et qui, plus délicatement, mais aussi pragmatiquement que celui-ci la veut faire servir à des fins politiques, peut bien y trouver le prétexte de charmants dialogues, mais ne s'est jamais soucié de la très bien comprendre.

Cette philosophie de Diderot, en réalité, presque rien n'en est dû à Diderot lui-même. Elle est faite de pièces et de morceaux em-

pruntés à divers auteurs et assemblés uniquement par un athéisme et un optimisme qui sont des passions de littérateur, mais n'ont rien à voir avec un système.

Se perdre dans une discussion de la philosophie de Diderot, ce serait donc se prêter à une sorte de mystification. La vérité paraît bien être que Diderot retint du matérialisme de La Mettrie, médité celui-ci et original quoiqu'il ne fasse, en définitive, qu'appliquer à l'homme la théorie de l'automatisme des bêtes, tout ce qui pouvait servir ses fins « encyclopédiques » et son panthéisme de poète, puisque, tant bien que mal, il juxtaposa, sans réussir à les accorder, le matérialisme de La Mettrie d'inspiration cartésienne à la psychologie de Locke vulgarisée par Voltaire. Il n'est pour s'en convaincre que de noter les dates : l'*Histoire naturelle de l'âme* est de 1745 et les *Pensées philosophiques* de 1746 ; l'*Homme Machine* date de la fin de 1747, les *Pensées sur l'Interprétation de la nature* de 1754. N'oublions pas aussi les mémoires pseudonymes de Maupertuis composés en 1751 et observons que l'ouvrage de Robinet intitulé *De la Nature* parut en 1766, trois ans avant que n'ait été écrit le *Rêve de d'Alembert* lequel en accepte même l'hypothèse transformiste...

Mais peut-être tout ceci fait-il une introduction bien pédante à des dialogues qui, chargés de toute la science de leur temps, ne s'en présentent pas moins comme deux comédies légères. Peut-être même l'historien de la philosophie a-t-il grand tort de se mêler de leur critique ; peut-être chaque volume consacré au système de Diderot fut-il, à sa façon, une erreur ; on va chercher dans l'*Entretien avec d'Alembert* et dans son *Rêve*. des sujets de dissertations abstraites et sévères. Une autre interprétation n'en serait-elle pas préférable ?

Où vous croyiez voir deux dialogues, ne reconnaissez plus qu'une seule pièce en deux actes dont le premier se situe, j'imagine, dans le cabinet de travail de d'Alembert. Le loquace Diderot l'y retient jusqu'à une heure tardive ; il le séduit de ses arguments, le presse de ses questions, l'embarrasse de ses répliques : il paraît près de le gagner. Mais la vérité est que d'Alembert a sommeil et finit même par discuter assez mal : « Cela se peut ». « Je crois que non », voilà au terme de l'entretien, tout ce qu'il trouve pour défendre son scepticisme,

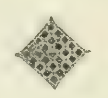
et devant l'entêtement de Diderot, il se dérobe, il fuit son éloquence. « Mais qu'est-ce que cela me fait ? conclut-il, qu'il en arrive ce qui pourra. Je veux dormir. Bonsoir. »

Mais la pensée de Diderot se venge d'avoir été éconduite en lui inspirant une nuit de délire. Et le second acte se passe dans la chambre de d'Alembert endormi que Mlle de Lespinasse a veillé et auprès de qui elle vient d'appeler Bordeu auquel elle commente son rêve extraordinaire. Tous leurs propos ne portent que sur la psychologie, la biologie, la médecine, mais observez, pourtant, le jeu de scène. Il est évident que Bordeu fort heureux de ce tête-à-tête avec une femme agréable pour un rien le ferait tourner au flirt que nous dirons platonique puisqu'il s'agit de philosophie. Ne pensez-vous pas qu'il met quelque intention à illustrer de scabreux exemples sa science de physiologiste et son expérience de clinicien ? Même il ne craint pas de déclarer à Mlle de Lespinasse « qu'elle aimera bien le jour où elle aimera ». Diagnostic surprenant, mais peu flatteur pour d'Alembert. Le subtil Bordeu devinerait-il déjà le marquis de Mora ? Il est vrai que d'Alembert vient de se rendormir...

En réalité, valeur philosophique et valeur lit-

téraire d'une œuvre ne sont pas sans rapport, mais sans commune mesure. Et c'est donc toujours injustice ou complaisance que de vouloir déduire l'une de l'autre. Les érudits qui nous invitent à mettre en cause la doctrine de Diderot à propos de légers chefs-d'œuvre ne méritent finalement que des reproches. Ils nous arrachent à un spectacle pour nous entraîner dans une bibliothèque. Et c'est pourquoi, toute introduction qui fait allusion à leurs recherches, qui prétend citer dates et références à propos de quelques scènes de mœurs entre intellectuels et femmes d'esprit du XVIIIe siècle, doit avouer surtout son importunité.

Elle ne se peut introduire elle-même qu'en présentant ses excuses.



BIBLIOGRAPHIE

DIDEROT

Sainte-Beuve. — *Portraits littéraires.*

Lange. — *Histoire du matérialisme.*

Bersot. — *Études sur la philosophie du XVIIIe siècle : Diderot, Montesquieu.* 1842.

Morley. — *Diderot and the Encyclopedists.* Londres, 1878.

Rosenkrantz. — *Diderot, Leben und Werke.* Leipzig, 1866.

Tourneux. — *Diderot et Catherine II.* 1899.

Le Breton. — *Le Roman au XVIIIe siècle.* 1899.

Ducros. — *Diderot.* 1894. — *Les Encyclopédistes*, 1900.

Brunetière. — *Études critiques*, 11e série.

Joseph Reinach. — *Diderot (les Grands Écrivains français).* 1894.

D'ALEMBERT

Joseph Bertrand. — *D'Alembert.* 1889.

Charles Henry. — *Correspondance et œuvres inédites de d'Alembert.*

Brunel. — *Les Philosophes et l'Académie française.* 1884.

BORDEU

Richerand. — *Notice en tête de l'édit. des Œuvres.* 1898.

Flessinger. — *Théophile de Bordeu (Bull. génér. de Thérapeutique).* 1898.

Mlle DE LESPINASSE

Sainte-Beuve. — *Causeries du Lundi.*

Piat. — *Mlle de Lespinasse.* 1911.



ENTRETIEN

ENTRE

D'ALEMBERT ET DIDEROT

D'ALEMBERT

J'avoue qu'un Être qui existe quelque part et qui ne correspond à aucun point de l'espace ; un Être qui est inétendu et qui occupe de l'étendue ; qui est tout entier sous chaque partie de cette étendue ; qui diffère essentiellement de la matière et qui lui est uni ; qui la suit et qui la meut sans se mouvoir ; qui agit sur elle et qui en subit toutes les vicissitudes ; un Être dont je n'ai pas la moindre idée ; un Être d'une nature aussi contradictoire est difficile à admettre [1]. Mais d'autres obscurités attendent celui qui le rejette ; car enfin cette sensibilité que vous lui substituez, si c'est une qualité générale et essentielle de la matière, il faut que la pierre sente.

DIDEROT

Pourquoi non ?

D'ALEMBERT

Cela est dur à croire.

DIDEROT

Oui, pour celui qui la coupe, la taille, la broie et qui ne l'entend pas crier.

D'ALEMBERT

Je voudrais bien que vous me dissiez quelle différence vous mettez entre l'homme et la statue, entre le marbre et la chair.

DIDEROT

Assez peu. On fait du marbre avec de la chair, et de la chair avec du marbre.

D'ALEMBERT

Mais l'un n'est pas l'autre.

DIDEROT

Comme ce que vous appelez la force vive n'est pas la force morte.

D'ALEMBERT

Je ne vous entends pas.

DIDEROT

Je m'explique. Le transport d'un corps d'un lieu dans un autre n'est pas le mouvement, ce n'en est que l'effet. Le mouvement est également et dans le corps transféré et dans le corps immobile (1).

D'ALEMBERT

Cette façon de voir est nouvelle.

DIDEROT

Elle n'en est pas moins vraie. Otez l'obstacle qui s'oppose au transport local du corps immobile, et il sera transféré. Supprimez par une raréfaction subite l'air qui environne cet énorme tronc de chêne et, l'eau qu'il contient, entrant tout à coup en expansion, le dispersera en cent mille éclats. J'en dis autant de votre propre corps.

D'ALEMBERT

Soit. Mais quel rapport y a-t-il entre le mouvement et la sensibilité ? Serait-ce par hasard que vous reconnaîtriez une sensibilité active et une sensibilité inerte, comme il y a une force vive et une force morte qui se manifeste par la pression ; une sensibilité active qui se caractérise par certaines actions remarquables dans l'animal et peut-être dans la plante ; et une sensibilité inerte dont on serait assuré par le passage à l'état de sensibilité active.

DIDEROT

A merveille. Vous l'avez dit.

D'ALEMBERT

Ainsi la statue n'a qu'une sensibilité inerte ; et

l'homme, l'animal, la plante même peut-être, sont doués d'une sensibilité active.

DIDEROT

Il y a sans doute cette différence entre le bloc de marbre et le tissu de chair ; mais vous concevez bien que ce n'est pas la seule.

D'ALEMBERT

Assurément. Quelque ressemblance qu'il y ait entre la forme extérieure de l'homme et de la statue, il n'y a point de rapport entre leur organisation intérieure. Le ciseau du plus habile statuaire ne fait pas même un épiderme. Mais il y a un procédé fort simple pour faire passer une force morte à l'état de force vive ; c'est une expérience qui se répète sous nos yeux cent fois par jour ; au lieu que je ne vois pas trop comment on fait passer un corps de l'état de sensibilité inerte à l'état de sensibilité active.

DIDEROT

C'est que vous ne voulez pas le voir. C'est un phénomène aussi commun.

D'ALEMBERT

Et ce phénomène aussi commun, quel est-il, s'il vous plait ?

DIDEROT

Je vais vous le dire, puisque vous voulez en

avoir la honte. Cela se fait toutes les fois que vous mangez.

D'ALEMBERT

Toutes les fois que je mange !

DIDEROT

Oui ; car en mangeant, que faites-vous ? Vous levez les obstacles qui s'opposaient à la sensibilité active de l'aliment. Vous l'assimilez avec vous-même ; vous en faites de la chair ; vous l'animalisez ; vous le rendez sensible ; et ce que vous exécutez sur un aliment, je l'exécuterai quand il me plaira sur le marbre (1).

D'ALEMBERT

Et comment cela ?

DIDEROT

Comment ? je le rendrai comestible.

D'ALEMBERT

Rendre le marbre comestible, cela ne me paraît pas facile.

DIDEROT

C'est mon affaire que de vous en indiquer le procédé. Je prends la statue que vous voyez, je la mets dans un mortier, et à grands coups de pilon...

D'ALEMBERT

Doucement, s'il vous plaît : c'est le chef-d'œuvre de Falconet. Encore si c'était un morceau d'Huez [1] ou d'un autre...

DIDEROT

Cela ne fait rien à Falconet ; la statue est payée, et Falconet fait peu de cas de la considération présente, aucun de la considération à venir [2].

D'ALEMBERT

Allons, pulvérisez donc.

DIDEROT

Lorsque le bloc de marbre est réduit en poudre impalpable, je mêle cette poudre à l'humus ou terre végétale ; je les pétris bien ensemble ; j'arrose le mélange, je le laisse putréfier un an, deux ans, un siècle, le temps ne me fait rien. Lorsque le tout s'est transformé en une matière à peu près homogène, en humus, savez-vous ce que je fais ?

D'ALEMBERT

Je suis sûr que vous ne mangez pas de l'humus.

DIDEROT

Non, mais il y a un moyen d'union, d'appropriation, entre l'humus et moi, un *latus*, comme vous dirait le chimiste.

D'ALEMBERT

Et ce *latus*, c'est la plante ?

DIDEROT

Fort bien. J'y sème des pois, des fèves, des choux, d'autres plantes légumineuses. Les plantes se nourrissent de la terre, et je me nourris des plantes.

D'ALEMBERT

Vrai ou faux, j'aime ce passage du marbre à l'humus, de l'humus au règne végétal, et du règne végétal au règne animal, à la chair.

DIDEROT

Je fais donc de la chair ou de l'âme, comme dit ma fille, une matière activement sensible ; et si je ne résous pas le problème que vous m'avez proposé, du moins j'en approche beaucoup ; car vous m'avouerez qu'il y a bien plus loin d'un morceau de marbre à un être qui sent, que d'un être qui sent à un être qui pense [1].

D'ALEMBERT

J'en conviens. Avec tout cela l'être sensible n'est pas encore l'être pensant.

DIDEROT

Avant que de faire un pas en avant, permettez-moi de vous faire l'histoire d'un des plus grands

géomètres de l'Europe. Qu'était-ce d'abord que cet être merveilleux ? Rien.

D'ALEMBERT

Comment rien ! On ne fait rien de rien.

DIDEROT

Vous prenez les mots trop à la lettre. Je veux dire qu'avant que sa mère, la belle et scélérate chanoinesse Tencin [1], eût atteint l'âge de puberté, avant que le militaire La Touche fût adolescent, les molécules qui devaient former les premiers rudiments de mon géomètre étaient éparses dans les jeunes et frêles machines de l'un et de l'autre, se filtrèrent avec la lymphe, circulèrent avec le sang, jusqu'à ce qu'enfin elles se rendissent dans les réservoirs destinés à leur coalition, les testicules de son père et de sa mère. Voilà ce germe rare formé ; le voilà, comme c'est l'opinion commune, amené par les trompes de Fallope dans la matrice ; le voilà attaché à la matrice par un long pédicule ; le voilà, s'accroissant successivement et s'avançant à l'état de fœtus, voilà le moment de sa sortie de l'obscure prison arrivé ; le voilà né, exposé sur les degrés de Saint-Jean-le-Rond qui lui donna son nom ; tiré des Enfants-Trouvés ; attaché à la mamelle de la bonne vitrière, madame Rousseau ; allaité, devenu grand de corps et d'esprit, littérateur,

mécanicien, géomètre. Comment cela s'est-il fait ? En mangeant et par d'autres opérations purement mécaniques. Voici en quatre mots la formule générale : Mangez, digérez, distillez *in vasi licito, et fiat homo secundum artem.* Et celui qui exposerait à l'Académie le progrès de la formation d'un homme ou d'un animal, n'emploierait que des agents matériels dont les effets successifs seraient un être inerte, un être sentant, un être pensant, un être résolvant le problème de la précession des équinoxes, un être sublime, un être merveilleux, un être vieillissant, dépérissant, mourant, dissous et rendu à la terre végétale.

D'ALEMBERT

Vous ne croyez donc pas aux germes préexistants ? (1).

DIDEROT

Non.

D'ALEMBERT

Ah ! que vous me faites plaisir !

DIDEROT

Cela est contre l'expérience et la raison : contre l'expérience qui chercherait inutilement ces germes dans l'œuf et dans la plupart des animaux avant un certain âge ; contre la raison qui nous apprend que la divisibilité de la matière a un

terme dans la nature, quoiqu'elle n'en ait aucun dans l'entendement, et qui répugne à concevoir un éléphant tout formé dans un atome et dans cet atome un autre éléphant tout formé, et ainsi de suite à l'infini.

D'ALEMBERT

Mais sans ces germes préexistants, la génération première des animaux ne se conçoit pas.

DIDEROT

Si la question de la priorité de l'œuf sur la poule ou de la poule sur l'œuf vous embarrasse, c'est que vous supposez que les animaux ont été originairement ce qu'ils sont à présent. Quelle folie ! On ne sait non plus ce qu'ils ont été qu'on ne sait ce qu'ils deviendront. Le vermisseau imperceptible qui s'agite dans la fange, s'achemine peut-être à l'état de grand animal ; l'animal énorme, qui nous épouvante par sa grandeur, s'achemine peut-être à l'état de vermisseau, est peut-être une production particulière momentanée de cette planète [a].

D'ALEMBERT

Comment avez-vous dit cela ?

---

[a] Voir les *Pensées sur l'interprétation de la nature*, question 2.

DIDEROT

Je vous disais... Mais cela va nous écarter de notre première discussion.

D'ALEMBERT

Qu'est-ce que cela fait ? Nous y reviendrons ou nous n'y reviendrons pas.

DIDEROT

Me permettriez-vous d'anticiper de quelques milliers d'années sur les temps ?

D'ALEMBERT

Pourquoi non ? Le temps n'est rien pour la nature.

DIDEROT

Vous consentez donc que j'éteigne notre soleil ?

D'ALEMBERT

D'autant plus volontiers que ce ne sera pas le premier qui se soit éteint.

DIDEROT

Le soleil éteint, qu'en arrivera-t-il ? Les plantes périront, les animaux périront, et voilà la terre solitaire et muette. Rallumez cet astre, et à l'intant vous rétablissez la cause nécessaire d'une infinité de générations nouvelles entre lesquelles je n'oserais assurer qu'à la suite des siècles nos

plantes, nos animaux d'aujourd'hui se reproduiront ou ne se reproduiront pas.

D'ALEMBERT

Et pourquoi les mêmes éléments épars venant à se réunir, ne rendraient-ils pas les mêmes résultats ?

DIDEROT

C'est que tout se tient dans la nature, et que celui qui suppose un nouveau phénomène ou ramène un instant passé, recrée un nouveau monde.

D'ALEMBERT

C'est ce qu'un penseur profond ne saurait nier. Mais pour en revenir à l'homme, puisque l'ordre général a voulu qu'il fût ; rappelez-vous que c'est au passage de l'être sentant à l'être pensant que vous m'avez laissé.

DIDEROT

Je m'en souviens.

D'ALEMBERT

Franchement vous m'obligeriez beaucoup de me tirer de là. Je suis un peu pressé de penser.

DIDEROT

Quand je n'en viendrais pas à bout, qu'en résulterait-il contre un enchaînement de faits incontestable ?

D'ALEMBERT

Rien, sinon que nous serions arrêtés là tout court.

DIDEROT

Et pour aller plus loin, nous serait-il permis d'inventer un agent contradictoire dans ses attributs, un mot vide de sens, inintelligible ?

D'ALEMBERT

Non.

DIDEROT

Pourriez-vous me dire ce que c'est que l'existence d'un être sentant, par rapport à lui-même ?

D'ALEMBERT

C'est la conscience d'avoir été lui, depuis le premier instant de sa réflexion jusqu'au moment présent.

DIDEROT

Et sur quoi cette conscience est-elle fondée ?

D'ALEMBERT

Sur la mémoire de ses actions.

DIDEROT

Et sans cette mémoire ?

D'ALEMBERT

Sans cette mémoire il n'aurait point de lui,

puisque, ne sentant son existence que dans le moment de l'impression, il n'aurait aucune histoire de sa vie. Sa vie serait une suite interrompue de sensations que rien ne lierait (1).

DIDEROT

Fort bien. Et qu'est-ce que la mémoire ? d'où naît-elle ?

D'ALEMBERT

D'une certaine organisation qui s'accroît, s'affaiblit et se perd quelquefois entièrement.

DIDEROT

Si donc un être qui sent et qui a cette organisation propre à la mémoire, lie les impressions qu'il reçoit, forme par cette liaison une histoire qui est celle de sa vie, et acquiert la conscience de lui, il nie, il affirme, il conclut, il pense.

D'ALEMBERT

Cela me paraît ; il ne me reste plus qu'une difficulté.

DIDEROT

Vous vous trompez ; il vous en reste bien davantage.

D'ALEMBERT

Mais une principale ; c'est qu'il me semble que nous ne pouvons penser qu'à une seule chose à la

fois, et que pour former, je ne dis pas ces énormes chaînes de raisonnements qui embrassent dans leur circuit des milliers d'idées, mais une simple proposition, on dirait qu'il faut avoir au moins deux choses présentes, l'objet qui semble rester sous l'œil de l'entendement, tandis qu'il s'occupe de la qualité qu'il en affirmera ou niera.

DIDEROT

Je le pense ; ce qui m'a fait quelquefois comparer les fibres de nos organes à des cordes vibrantes sensibles. La corde vibrante sensible oscille, résonne longtemps encore après qu'on l'a pincée. C'est cette oscillation, cette espèce de résonance nécessaire qui tient l'objet présent, tandis que l'entendement s'occupe de la qualité qui lui convient. Mais les cordes vibrantes ont encore une autre propriété, c'est d'en faire frémir d'autres ; et c'est ainsi qu'une première idée en rappelle une seconde, ces deux-là une troisième, tous les trois une quatrième, et ainsi de suite, sans qu'on puisse fixer la limite des idées réveillées, enchaînées, du philosophe qui médite ou qui s'écoute dans le silence et l'obscurité. Cet instrument a des sauts étonnants, et une idée réveillée va faire quelquefois frémir une harmonique qui en est à une intervalle incompréhensible. Si le phénomène s'observe entre des cordes sonores,

inertes et séparées, comment n'aurait-il pas lieu entre des points vivants et liés, entre des fibres continues et sensibles ?

D'ALEMBERT

Si cela n'est pas vrai, cela est au moins très ingénieux. Mais on serait tenté de croire que vous tombez imperceptiblement dans l'inconvénient que vous vouliez éviter.

DIDEROT

Quel ?

D'ALEMBERT

Vous en voulez à la distinction des deux substances.

DIDEROT

Je ne m'en cache pas.

D'ALEMBERT

Et si vous y regardez de près, vous faites de l'entendement du philosophe un être distinct de l'instrument, une espèce de musicien qui prête l'oreille aux cordes vibrantes, et qui prononce sur leur consonance ou leur dissonance.

DIDEROT

Il se peut que j'aie donné lieu à cette objection, que peut-être vous ne m'eussiez pas faite si vous eussiez considéré la différence de l'instrument

philosophe et de l'instrument clavecin. L'instrument philosophe est sensible ; il est en même temps le musicien et l'instrument. Comme sensible, il a la conscience momentanée du son qu'il rend ; comme animal, il en a la mémoire. Cette faculté organique, en liant les sons en lui-même, y produit et conserve la mélodie. Supposez au clavecin de la sensibilité et de la mémoire, et dites-moi s'il ne se répétera pas de lui-même les airs que vous aurez exécutés sur ses touches. Nous sommes des instruments doués de sensibilité et de mémoire. Nos sens sont autant de touches qui sont pincées par la nature qui nous environne, et qui se pincent souvent elles-mêmes ; et voici, à mon jugement, tout ce qui se passe dans un clavecin organisé comme vous et moi. Il y a une impression qui a sa cause au dedans ou au dehors de l'instrument, une sensation qui naît de cette impression, une sensation qui dure ; car il est impossible d'imaginer qu'elle se fasse et qu'elle s'éteigne dans un instant indivisible ; une autre impression qui lui succède, et qui a pareillement sa cause au dedans et au dehors de l'animal ; une seconde sensation et des voix qui les désignent par des sons naturels ou conventionnels.

D'ALEMBERT

J'entends. Ainsi donc, si ce clavecin sensible

et animé était encore doué de la faculté de se nourrir et de se reproduire, il vivrait et engendrerait lui-même, ou avec sa femelle, de petits clavecins vivants et résonnants.

DIDEROT

Sans doute. A votre avis, qu'est-ce autre chose qu'un pinson, un rossignol, un musicien, un homme ? Et quelle autre différence trouvez-vous entre le serin et la serinette ? Voyez-vous cet œuf ? c'est avec cela qu'on renverse toutes les écoles de théologie et tous les temples de la terre. Qu'est-ce que cet œuf ? une masse insensible avant que le germe y soit introduit ; et après que le germe y est introduit, qu'est-ce encore ? une masse insensible, car ce germe n'est lui-même qu'un fluide inerte et grossier. Comment cette masse passera-t-elle à une autre organisation, à la sensibilité, à la vie ? par la chaleur. Qui produira la chaleur ? le mouvement. Quels seront les effets successifs du mouvement ? Au lieu de me répondre, asseyez-vous, et suivons-les de l'œil de moment en moment D'abord c'est un point qui oscille, un filet qui s'étend et qui se colore ; de la chair qui se forme ; un bec, des bouts d'ailes, des yeux, des pattes qui paraissent ; une matière jaunâtre qui se dévide et produit des intestins ; c'est un animal. Cet animal se meut, s'agite, crie ; j'entends ses cris

à travers la coque ; il se couvre de duvet ; il voit. La pesanteur de sa tête, qui oscille, porte sans cesse son bec contre la paroi intérieure de sa prison ; la voilà brisée ; il en sort, il marche, il vole, il s'irrite, il fuit, il approche, il se plaint, il souffre, il aime, il désire, il jouit ; il a toutes vos affections ; toutes vos actions, il les fait. Prétendrez-vous, avec Descartes, que c'est une pure machine imitative (1) ? Mais les petits enfants se moqueront de vous, et les philosophes vous répliqueront que si c'est là une machine, vous en êtes une autre. Si vous avouez qu'entre l'animal et vous il n'y a de différence que dans l'organisation, vous montrerez du sens et de la raison, vous serez de bonne foi ; mais on en conclura contre vous qu'avec une matière inerte, disposée d'une certaine manière, imprégnée d'une autre matière inerte, de la chaleur et du mouvement on obtient de la sensibilité, de la vie, de la mémoire, de la conscience, des passions, de la pensée. Il ne vous reste qu'un de ces deux partis à prendre ; c'est d'imaginer dans la masse inerte de l'œuf un élément caché qui en attendait le développement pour manifester sa présence, ou de supposer que cet élément imperceptible s'y est insinué à travers la coque dans un instant déterminé du développement. Mais qu'est-ce que cet élément ? Occupait-il de l'espace, ou n'en occupait-il point ?

Comment est-il venu, ou s'est-il échappé, sans se mouvoir ? Où était-il ? Que faisait-il là ou ailleurs ? A-t-il été créé à l'instant du besoin ? Existait-il ? Attendait-il un domicile ? Homogène, il était matériel ; hétérogène, on ne conçoit ni son inertie avant le développement, ni son énergie dans l'animal développé. Écoutez-vous, et vous aurez pitié de vous-même ; vous sentirez que, pour ne pas admettre une supposition simple qui explique tout, la sensibilité, propriété générale de la matière, ou produit de l'organisation, vous renoncez au sens commun, et vous précipitez dans un abîme de mystères, de contradictions et d'absurdités.

D'ALEMBERT

Une supposition ! Cela vous plaît à dire. Mais si c'était une qualité essentiellement incompatible avec la matière ?

DIDEROT

Et d'où savez-vous que la sensibilité est essentiellement incompatible avec la matière, vous qui ne connaissez l'essence de quoi que ce soit, ni de la matière, ni de la sensibilité ? Entendez-vous mieux la nature du mouvement, son existence dans un corps, et sa communication d'un corps à un autre ?

D'ALEMBERT

Sans concevoir la nature de la sensibilité, ni celle de la matière, je vois que la sensibilité est une qualité simple, une, indivisible et incompatible avec un sujet ou suppôt divisible.

DIDEROT

Galimatias métaphysico-théologique [1]. Quoi ? est-ce que vous ne voyez pas que toutes les qualités, toutes les formes sensibles dont la matière est revêtue, sont essentiellement indivisibles ? Il n'y a ni plus ni moins d'impénétrabilité. Il y a la moitié d'un corps rond, mais il n'y a pas la moitié de la rondeur ; il y a plus ou moins de mouvement, mais il n'y a ni plus ni moins mouvement ; il n'y a ni la moitié, ni le tiers, ni le quart d'une tête, d'une oreille, d'un doigt, pas plus que la moitié, le tiers, le quart d'une pensée. Si dans l'univers il n'y a pas une molécule qui ressemble à une autre, dans une molécule pas un point qui ressemble à un autre point, convenez que l'atome même est doué d'une qualité, d'une forme indivisible ; convenez que la division est incompatible avec les essences des formes, puisqu'elle les détruit. Soyez physicien, et convenez de la production d'un effet lorsque vous le voyez produit, quoique vous ne puissiez expliquer la liaison de la cause à l'effet. Soyez logicien, et ne substituez

pas à une cause qui est et qui explique tout, une autre cause qui ne se conçoit pas, dont la liaison avec l'effet se conçoit encore moins, qui engendre une multitude infinie de difficultés, et qui n'en résout aucune.

D'ALEMBERT

Mais si je me départs de cette cause ?

DIDEROT

Il n'y a plus qu'une substance dans l'univers, dans l'homme, dans l'animal. La serinette est de bois, l'homme est de chair. Le serin est de chair, le musicien est d'une chair diversement organisée ; mais l'un et l'autre ont une même origine, une même formation, les mêmes fonctions et la même fin.

D'ALEMBERT

Et comment s'établit la convention des sons entre vos deux clavecins ?

DIDEROT

Un animal étant un instrument sensible parfaitement semblable à un autre, doué de la même conformation, monté des mêmes cordes, pincé de la même manière par la joie, par la douleur, par la faim, par la soif, par la colique, par l'admiration, par l'effroi, il est impossible qu'au pôle et sous la ligne il rende des sons différents.

Aussi trouvez-vous les interjections à peu près les mêmes dans toutes les langues mortes et vivantes. Il faut tirer du besoin et de la proximité l'origine des sons conventionnels. L'instrument sensible ou l'animal a éprouvé qu'en rendant tel son il s'ensuivait tel effet hors de lui, que d'autres instruments sensibles pareils à lui ou d'autres animaux semblables s'approchaient, s'éloignaient, demandaient, offraient, blessaient, caressaient, et ces effets se sont liés dans sa mémoire et dans celle des autres à la formation de ces sons ; et remarquez qu'il n'y a dans le commerce des hommes que des bruits et des actions. Et pour donner à mon système toute sa force, remarquez encore qu'il est sujet à la même difficulté insurmontable que Berkeley a proposée contre l'existence des corps (1). Il y a un moment de délire où le clavecin sensible a pensé qu'il était le seul clavecin qu'il y eût au monde, et que toute l'harmonie de l'univers se passait en lui.

D'ALEMBERT

Il y a bien des choses à dire là-dessus.

DIDEROT

Cela est vrai.

D'ALEMBERT

Par exemple, on ne conçoit pas trop, d'après

votre système, comment nous formons des syllogismes, ni comment nous tirons des conséquences.

DIDEROT

C'est que nous n'en tirons point : elles sont toutes tirées par la nature. Nous ne faisons qu'énoncer des phénomènes conjoints, dont la liaison est ou nécessaire ou contingente, phénomènes qui nous sont connus par l'expérience : nécessaires en mathématiques, en physique et autres sciences rigoureuses ; contingents en morale, en politique et autres sciences conjecturales.

D'ALEMBERT

Est-ce que la liaison des phénomènes est moins nécessaire dans un cas que dans un autre ?

DIDEROT

Non ; mais la cause subit trop de vicissitudes particulières qui nous échappent, pour que nous puissions compter infailliblement sur l'effet qui s'ensuivra. La certitude que nous avons qu'un homme violent s'irritera d'une injure, n'est pas la même que celle qu'un corps qui en frappe un plus petit le mettra en mouvement.

D'ALEMBERT

Et l'analogie ?

DIDEROT

L'analogie, dans les cas les plus composés,

n'est qu'une règle de trois qui s'exécute dans l'instrument sensible. Si tel phénomène connu en nature est suivi de tel autre phénomène connu en nature, quel sera le quatrième phénomène conséquent à un troisième, ou donné par la nature, ou imaginé à l'imitation de la nature ? Si la lance d'un guerrier ordinaire a dix pieds de long, quelle sera la lance d'Ajax ? Si je puis lancer une pierre de quatre livres, Diomède doit remuer un quartier de rocher. Les enjambées des dieux et les bonds de leurs chevaux seront dans le rapport imaginé des dieux à l'homme. C'est une quatrième corde harmonique et proportionnelle à trois autres dont l'animal attend la résonance qui se fait toujours en lui-même, mais qui ne se fait pas toujours en nature. Peu importe au poète, il n'en est pas moins vrai. C'est autre chose pour le philosophe ; il faut qu'il interroge ensuite la nature qui, lui donnant souvent un phénomène tout à fait différent de celui qu'il avait présumé, alors il s'aperçoit que l'analogie l'a séduit.

D'ALEMBERT

Adieu, mon ami, bonsoir et bonne nuit.

DIDEROT

Vous plaisantez ; mais vous rêverez sur votre oreiller à cet entretien, et s'il n'y prend pas de la consistance, tant pis pour vous, car vous serez

forcé d'embrasser des hypothèses bien autrement ridicules.

D'ALEMBERT

Vous vous trompez ; sceptique je me serai couché, sceptique je me lèverai.

DIDEROT

Sceptique ! Est-ce qu'on est sceptique ?

D'ALEMBERT

En voici bien d'une autre ? N'allez-vous pas me soutenir que je ne suis pas sceptique ? Et qui le sait mieux que moi ?

DIDEROT

Attendez un moment..

D'ALEMBERT

Dépêchez-vous, car je suis pressé de dormir.

DIDEROT

Je serai court. Croyez-vous qu'il y ait une seule question discutée sur laquelle un homme reste avec une égale et rigoureuse mesure de raison pour et contre ?

D'ALEMBERT

Non, ce serait l'âne de Buridan.

DIDEROT

En ce cas, il n'y a donc point de sceptique,

puisque, à l'exception des questions de mathématiques, qui ne comportent pas la moindre incertitude, il y a du pour et du contre dans toutes les autres. La balance n'est donc jamais égale, et il est impossible qu'elle ne penche pas du côté où nous croyons le plus de vraisemblance [1].

D'ALEMBERT

Mais je vois le matin la vraisemblance à ma droite, et l'après-midi elle est à ma gauche.

DIDEROT

C'est-à-dire que vous êtes dogmatique pour, le matin, et dogmatique contre, l'après-midi.

D'ALEMBERT

Et le soir, quand je me rappelle cette circonstance si rapide de mes jugements, je ne crois rien, ni du matin, ni de l'après-midi.

DIDEROT

C'est-à-dire que vous ne vous rappelez plus la prépondérance des deux opinions entre lesquelles vous avez oscillé ; que cette prépondérance vous paraît trop légère pour asseoir un sentiment fixe, et que vous prenez le parti de ne plus vous occuper de sujets aussi problématiques, d'en abandonner la discussion aux autres, et de n'en pas disputer davantage.

D'ALEMBERT

Cela se peut.

DIDEROT

Mais si quelqu'un vous tirait à l'écart, et vous questionnant d'amitié, vous demandait, en conscience, des deux partis quel est celui où vous trouvez le moins de difficultés, de bonne foi, seriez-vous embarrassé de répondre, et réaliseriez-vous l'âne de Buridan ?

D'ALEMBERT

Je crois que non.

DIDEROT

Tenez, mon ami, si vous y pensez bien, vous trouverez qu'en tout, notre véritable sentiment n'est pas celui dans lequel nous n'avons jamais vacillé, mais celui auquel nous sommes le plus habituellement revenus.

D'ALEMBERT

Je crois que vous avez raison.

DIDEROT

Et moi aussi. Bonsoir, mon ami, et *memento quia pulvis es, et in pulverem reverteris.*

D'ALEMBERT

Cela est triste.

DIDEROT

Et nécessaire. Accordez à l'homme, je ne dis pas l'immortalité, mais seulement le double de sa durée, et vous verrez ce qui en arrivera.

D'ALEMBERT

Et que voulez-vous qu'il en arrive ? Mais qu'est-ce que cela me fait ? Qu'il en arrive ce qui pourra. Je veux dormir, bonsoir.





RÊVE DE D'ALEMBERT

INTERLOCUTEURS

D'ALEMBERT, MADEMOISELLE DE LESPINASSE [1], LE MÉDECIN BORDEU. [2]

BORDEU

Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a de nouveau ? Est-ce qu'il est malade ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Je le crains ; il a eu la nuit la plus agitée.

BORDEU

Est-il éveillé ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Pas encore.

BORDEU

Après s'être approché du lit de d'Alembert et lui avoir tâté le pouls et la peau.

Ce ne sera rien.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Vous croyez ?

BORDEU

J'en réponds. Le pouls est bon... un peu faible... la peau moite... la respiration facile [a].

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

N'y a-t-il rien à lui faire ?

BORDEU

Rien.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Tant mieux, car il déteste les remèdes.

BORDEU

Et moi aussi. Qu'a-t-il mangé à souper ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Il n'a rien voulu prendre. Je ne sais où il avait passé la soirée, mais il est revenu soucieux.

BORDEU

C'est un petit mouvement fébrile qui n'aura point de suite.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

En rentrant, il a pris sa robe de chambre, son

(a) Bordeu écrivit des *Recherches sur le pouls* (1756, in-12), qui montrèrent le parti qu'on en pouvait tirer pour le diagnostic.

bonnet de nuit, et s'est jeté dans son fauteuil, où il s'est assoupi.

BORDEU

Le sommeil est bon partout ; mais il eût été mieux dans son lit.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Il s'est fâché contre Antoine, qui le lui disait ; il a fallu le tirailler une demi-heure pour le faire coucher.

BORDEU

C'est ce qui m'arrive tous les jours, quoique je me porte bien.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Quand il a été couché, au lieu de reposer comme à son ordinaire, car il dort comme un enfant, il s'est mis à se tourner, à se retourner, à tirer ses bras, à écarter ses couvertures, et à parler haut.

BORDEU

Et qu'est-ce qu'il disait ? de la géométrie ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Non ; cela avait tout l'air du délire. C'était, en commençant, un galimatias de cordes vibrantes et de fibres sensibles. Cela m'a paru si fou que, résolue de ne le pas quitter de la nuit et ne sachant que faire, j'ai approché une petite table du pied

de son lit, et je me suis mise à écrire tout ce que j'ai pu attraper de sa rêvasserie.

BORDEU

Bon tour de tête qui est bien de vous. Et peut-on voir cela ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Sans difficulté ; mais je veux mourir, si vous y comprenez quelque chose.

BORDEU

Peut-être.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Docteur, êtes-vous prêt ?

BORDEU

Oui.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Écoutez. « Un point vivant... Non, je me trompe. Rien d'abord, puis un point vivant... A ce point vivant il s'en applique un autre, encore un autre ; et par ces applications successives il résulte un être un, car je suis bien un, je n'en saurais douter... (En disant cela, il se tâtait partout.) Mais comment cette unité s'est-elle faite ? (Eh ! mon ami, lui ai-je dit, qu'est-ce que cela vous fait ? dormez... Il s'est tu. Après un moment de silence, il a repris comme s'il s'adressait à

quelqu'un.) Tenez, philosophe, je vois bien un agrégat, un tissu de petits êtres sensibles, mais un animal !... un tout ! un système, un lui, ayant la conscience de son unité ! Je ne le vois pas, non, je ne le vois pas... » Docteur, y entendez-vous quelque chose ?

BORDEU

A merveille.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Vous êtes bien heureux... « Ma difficulté vient peut-être d'une fausse idée. »

BORDEU

Est-ce vous qui parlez ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Non, c'est le rêveur.

Je continue... Il a ajouté, en s'apostrophant lui-même : « Mon ami d'Alembert, prenez-y garde, vous ne supposez que de la contiguïté où il y a continuité... Oui, il est assez malin pour me dire cela... Et la formation de cette continuité ? Elle ne l'embarrassera guère... Comme une goutte de mercure se fond dans une autre goutte de mercure, une molécule sensible et vivante se fond dans une molécule sensible et vivante... D'abord il y avait deux gouttes, après le contact il n'y en a plus qu'une... Avant l'assimilation il y avait deux

molécules, après l'assimilation il n'y en a plus qu'une... La sensibilité devient commune à la masse commune... En effet, pourquoi non ?... Je distinguerai par la pensée sur la longueur de la fibre animale tant de parties qu'il me plaira, mais la fibre sera continue, une... oui, une... Le contact de deux molécules homogènes, parfaitement homogènes, forme la continuité... et c'est le cas de l'union, de la cohésion, de la combinaison, de l'indentité la plus complète qu'on puisse imaginer... Oui, philosophe, si ces molécules sont élémentaires et simples ; mais si ce sont des agrégats, si ce sont des composés ?... La combinaison ne s'en fera pas moins, et en conséquence l'identité, la continuité... Et puis l'action et la réaction habituelles... Il est certain que le contact de deux molécules vivantes est tout autre chose que la contiguïté de deux masses inertes... Passons, passons ; on pourrait peut-être vous chicaner ; mais je ne m'en soucie pas ; je n'épilogue jamais... Cependant reprenons. Un fil d'or très pur, je m'en souviens, c'est une comparaison qu'il m'a faite ; un réseau homogène, entre les molécules duquel d'autres s'interposent et forment peut-être un autre réseau homogène, un tissu de matière sensible, un contact qui assimile, de la sensibilité active ici, inerte là, qui se communique comme le mouvement, sans compter, comme il l'a

très bien dit, qu'il doit y avoir de la différence entre le contact de deux molécules sensibles et le contact de deux molécules qui ne le seraient pas ; et cette différence, quelle peut-elle être ?... une action, une réaction habituelles... et cette action et réaction avec un caractère particulier... Tout concourt donc à produire une sorte d'unité qui n'existe que dans l'animal... Ma foi, si ce n'est pas de la vérité, cela y ressemble fort... » Vous riez, docteur ; est-ce que vous trouvez du sens à cela ?

BORDEU

Beaucoup.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Il n'est donc pas fou ?

BORDEU

Nullement.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Après ce préambule, il s'est mis à crier : « Mademoiselle de l'Espinasse ! mademoiselle de l'Espinasse ! — Que voulez-vous ? — Avez-vous vu quelquefois un essaim d'abeilles s'échapper de leur ruche ?... Le monde, ou la masse générale de la matière, est la ruche... Les avez-vous vues s'en aller former à l'extrémité de la branche d'un

arbre une longue grappe de petits animaux ailés, tous accrochés les uns aux autres par les pattes ?... Cette grappe est un être, un individu, un animal quelconque... Mais ces grappes devraient se ressembler toutes... Oui, s'il n'admettait qu'une seule matière homogène... Les avez-vous vues ? — Oui, je les ai vues. — Vous les avez vues ? — Oui, mon ami, je vous dis que oui. — Si l'une de ces abeilles s'avise de pincer d'une façon quelconque l'abeille à laquelle elle s'est accrochée, que croyez-vous qu'il en arrive ? Dites donc. — Je n'en sais rien. — Dites toujours... Vous l'ignorez donc, mais le philosophe ne l'ignore pas, lui. Si vous le voyez jamais, et vous le verrez ou vous ne le verrez pas, car il me l'a promis, il vous dira que celle-ci pincera la suivante ; qu'il s'excitera dans toute la grappe autant de sensations qu'il y a de petits animaux ; que le tout s'agitera, se remuera, changera de situation et de forme ; qu'il s'élèvera du bruit, de petits cris, et que celui qui n'aurait jamais vu une pareille grappe s'arranger, serait tenté de la prendre pour un animal à cinq ou six cents têtes et à mille ou douze cents ailes... » Eh bien, docteur ?

BORDEU

Eh bien, savez-vous que ce rêve est fort beau, et que vous avez bien fait de l'écrire.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Rêvez-vous aussi ?

BORDEU

Si peu, que je m'engagerais presque à vous dire la suite.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Je vous en défie.

BORDEU

Vous m'en défiez ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Oui.

BORDEU

Et si je rencontre ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Si vous rencontrez, je vous promets... je vous promets de vous tenir pour le plus grand fou qu'il y ait au monde.

BORDEU

Regardez sur votre papier et écoutez-moi : L'homme qui prendrait cette grappe pour un animal se tromperait ; mais, mademoiselle, je présume qu'il a continué de vous adresser la parole. Voulez-vous qu'il juge plus sainement ? Voulez-vous transformer la grappe d'abeilles en

un seul et unique animal ? amollissez les pattes par lesquelles elles se tiennent ; de contiguës qu'elles étaient, rendez-les continues. Entre ce nouvel état de la grappe et le précédent, il y a certainement une différence marquée ; et quelle peut être cette différence, sinon qu'à présent c'est un tout, un animal un, et qu'auparavant ce n'était qu'un assemblage d'animaux ?... Tous nos organes...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Tous nos organes !

BORDEU

Pour celui qui a exercé la médecine et fait quelques observations...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Après !

BORDEU

Après ? Ne sont que des animaux distincts que la loi de continuité tient dans une sympathie, une unité, une identité générales.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

J'en suis confondue ; c'est cela, et presque mot pour mot. Je puis donc assurer à présent à toute la terre qu'il n'y a aucune différence entre un médecin qui veille et un philosophe qui rêve.

BORDEU

On s'en doutait. Est-ce là tout ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Oh que non, vous n'y êtes pas. Après votre radotage ou le sien, il m'a dit : « Mademoiselle ? — Mon ami. — Approchez-vous... encore... encore... J'aurais une chose à vous proposer. — Qu'est-ce ? Tenez cette grappe, la voilà, vous la croyez bien là, là ; faisons une expérience. — Quelle ? — Prenez vos ciseaux ; coupent-ils bien ? — A ravir. — Approchez doucement, tout doucement, et séparez-moi ces abeilles, mais prenez garde de les diviser par la moitié du corps, coupez juste à l'endroit où elles se sont assimilées par les pattes. Ne craignez rien, vous les blesserez un peu, mais vous ne les tuerez pas... Fort bien, vous êtes adroite comme une fée... Voyez-vous comme elles s'envolent chacune de son côté ? Elles s'envolent une à une, deux à deux, trois à trois. Combien il y en a ! Si vous m'avez bien compris... vous m'avez bien compris ? — Fort bien. — Supposez maintenant... supposez... » — Ma foi, docteur, j'entendais si peu ce que j'écrivais ; il parlait si bas, cet endroit de mon papier est si barbouillé que je ne le saurais lire.

BORDEU

J'y suppléerai, si vous voulez.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Si vous pouvez.

BORDEU

Rien de plus facile. Supposez ces abeilles si petites, si petites que leur organisation échappât toujours au tranchant grossier de votre ciseau : vous pousserez la division si loin qu'il vous plaira sans en faire mourir aucune, et ce tout, formé d'abeilles imperceptibles, sera un véritable polype que vous ne détruirez qu'en l'écrasant. La différence de la grappe d'abeilles continues, et de la grappe d'abeilles contiguës, est précisément celle des animaux ordinaires, tels que nous, les poissons, et des vers, des serpents et des animaux polypeux ; encore toute cette théorie souffre-t-elle quelques modifications... (Ici mademoiselle de l'Espinasse se lève brusquement et va tirer le cordon de la sonnette.) Doucement, doucement, mademoiselle, vous l'éveillerez, et il a besoin de repos.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Je n'y pensais pas, tant j'en suis étourdie. (Au domestique qui entre.) Qui de vous a été chez le docteur ?

LE DOMESTIQUE

C'est moi, mademoiselle.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Y a-t-il longtemps ?

LE DOMESTIQUE

Il n'y a pas une heure que j'en suis revenu.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

N'y avez-vous rien porté

LE DOMESTIQUE

Rien.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Point de papier ?

LE DOMESTIQUE

Aucun.

MADEMOISELLE DE LESPINASSE

Voilà qui est bien, allez... Je n'en reviens pas. Tenez, docteur, j'ai soupçonné quelqu'un d'eux de vous avoir communiqué mon griffonnage.

BORDEU

Je vous assure qu'il n'en est rien.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

A présent que je connais votre talent, vous me serez d'un grand secours dans la société. Sa rêvasserie n'en est pas demeurée là.

BORDEU

Tant mieux.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Vous n'y voyez donc rien de fâcheux ?

BORDEU

Pas la moindre chose.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Il a continué... « Eh bien, philosophe, vous concevez donc des polypes de toute espèce, même des polypes humains ?... Mais la nature ne nous en offre pas. »

BORDEU

Il n'avait pas connaissance de ces deux filles qui se tenaient par la tête, les épaules, le dos, les fesses et les cuisses, qui ont vécu ainsi accolées jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, et qui sont mortes à quelques minutes l'une de l'autre. [a] Ensuite il a dit ?...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Des folies qui ne s'entendent qu'aux Petites-Maisons. Il a dit : « Cela est passé ou cela viendra. Et puis qui sait l'état des choses dans les autres planètes ? »

BORDEU

Peut-être ne faut-il pas aller si loin.

---

[a] Hélène et Judith. Voir l'*Histoire naturelle de l'homme*, dans Buffon : *Sur les monstres.*

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

« Dans Jupiter ou dans Saturne, des polypes humains ! Les mâles se résolvant en mâles, les femelles en femelles, cela est plaisant... (Là, il s'est mis à faire des éclats de rire à m'effrayer.) L'homme se résolvant en une infinité d'hommes atomiques, qu'on renferme entre des feuilles de papier comme des œufs d'insectes, qui filent leurs coques, qui restent un certain temps en chrysalides, qui percent leurs coques et qui s'échappent en papillons, une société d'hommes formée, une province entière peuplée des débris d'un seul, cela est tout à fait agréable à imaginer... (Et puis les éclats de rire ont repris.) Si l'homme se résout quelque part en une infinité d'hommes animalcules, on y doit avoir moins de répugnance à mourir ; on y répare si facilement la perte d'un homme, qu'elle y doit causer peu de regrets. »

BORDEU

Cette extravagante supposition est presque l'histoire réelle de toutes les espèces d'animaux subsistants et à venir. Si l'homme ne se résout pas en une infinité d'hommes, il se résout, du moins, en une infinité d'animalcules dont il est impossible de prévoir les métamorphoses et l'organisation future et dernière. Qui sait si ce n'est pas la pépinière d'une seconde génération

d'êtres, séparée de celle-ci par un intervalle incompréhensible de siècles et de développements successifs ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Que marmottez-vous là tout bas, docteur ?

BORDEU

Rien, rien, je rêvais de mon côté. Mademoiselle, continuez de lire.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

« Tout bien considéré, pourtant, j'aime mieux notre façon de repeupler, a-t-il ajouté... Philosophe, vous qui savez ce qui se passe là où ailleurs, dites-moi, la dissolution de différentes parties n'y donne-t-elle pas des hommes de différents caractères ? La cervelle, le cœur, la poitrine, les pieds, les mains, les testicules... Oh ! comme cela simplifie la morale !... Un homme né, une femme provenue... (Docteur, vous me permettrez de passer ceci...) Une chambre chaude, tapissée de petits cornets, et sur chacun de ces cornets une étiquette : guerriers, magistrats, philosophes, poètes, cornet de courtisans, cornet de catins, cornet de rois. »

BORDEU

Cela est bien gai et bien fou. Voilà ce qui s'ap-

pelle rêver, et une vision qui me ramène à quelques phénomènes assez singuliers.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Ensuite il s'est mis à marmotter je ne sais quoi de graines, de lambeaux de chair mis en macération dans de l'eau, de différentes races d'animaux successifs qu'il voyait naître et passer. Il avait imité avec sa main droite le tube d'un microscope, et avec sa gauche, je crois, l'orifice d'un vase. Il regardait dans le vase par ce tube, et il disait : « Voltaire en plaisantera tant qu'il voudra, mais l'Anguillard (1) a raison ; j'en crois mes yeux ; je les vois : combien il y en a ! comme ils vont ! comme ils viennent ! comme ils frétillent !... » Le vase où il apercevait tant de générations momentanées, il le comparait à l'univers ; il voyait dans une goutte d'eau l'histoire du monde. Cette idée lui paraissait grande ; il la trouvait tout à fait conforme à la bonne philosophie qui étudie les grands corps dans les petits. Il disait : « Dans la goutte d'eau de Needham, tout s'exécute et se passe en un clin d'œil. Dans le monde, le même phénomène dure un peu davantage ; mais qu'est-ce que notre durée en comparaison de l'éternité des temps ? moins que la goutte que j'ai prise avec la pointe d'une aiguille, en comparaison de l'espace illimité qui m'environne. Suite indéfinie

d'animalcules dans l'atome qui fermente, même suite indéfinie d'animalcules dans l'autre atome qu'on appelle la Terre. Qui sait les races d'animaux qui nous ont précédés ? qui sait les races d'animaux qui succéderont aux nôtres ? Tout change, tout passe, il n'y a que le tout qui reste. Le monde commence et finit sans cesse ; il est à chaque instant à son commencement et à sa fin ; il n'en a jamais eu d'autre, et n'en aura jamais d'autre.

« Dans cet immense océan de matière, pas une molécule qui ressemble à une molécule, pas une molécule qui ressemble à elle-même un instant : *Rerum novus nascitur ordo*, voilà son inscription éternelle... » Puis il ajoutait en soupirant : « O vanité de nos pensées ! ô pauvreté de la gloire et de nos travaux ! ô misère ! ô petitesse de nos vues ! Il n'y a rien de solide que de boire, manger, vivre, aimer et dormir... Mademoiselle de l'Espinasse, où êtes-vous ? — Me voilà. » — Alors son visage s'est coloré. J'ai voulu lui tâter le pouls, mais je ne sais où il avait caché sa main. Il paraissait éprouver une convulsion. Sa bouche s'était entr'ouverte, son haleine était pressée ; il a poussé un profond soupir, et puis un soupir plus faible et plus profond encore ; il a retourné sa tête sur son oreiller et s'est endormi. Je le regardais avec attention, et j'étais toute émue sans savoir pour-

quoi, le cœur me battait, et ce n'était pas de peur. Au bout de quelques moments, j'ai vu un léger sourire errer sur ses lèvres ; il disait tout bas : « Dans une planète où les hommes se multiplieraient à la manière des poissons, où le frai d'un homme pressé sur le frai d'une femme... J'y aurais moins de regret... Il ne faut rien perdre de ce qui peut avoir son utilité. Mademoiselle, si cela pouvait se recueillir, être enfermé dans un flacon et envoyé de grand matin à Needham... » Docteur, et vous n'appelez pas cela de la déraison ?

BORDEU

Auprès de vous, assurément.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Auprès de moi, loin de moi, c'est tout un, et vous ne savez ce que vous dites. J'avais espéré que le reste de la nuit serait tranquille.

BORDEU

Cela produit ordinairement cet effet.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Point du tout ; sur les deux heures du matin, il en est revenu à sa goutte d'eau, qu'il appelait un mi...cro...

BORDEU

Un microcosme.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

C'est son mot. Il admirait la sagacité des anciens philosophes. Il disait ou faisait dire à son philosophe, je ne sais lequel des deux : « Si lorsque Épicure assurait que la terre contenait les germes de tout, et que l'espèce animale était le produit de la fermentation, il avait proposé de montrer une image en petit de ce qui s'était fait en grand à l'origine des temps, que lui aurait-on répondu ?... Et vous l'avez sous vos yeux cette image, et elle ne vous apprend rien... Qui sait si la fermentation et ses produits sont épuisés ? Qui sait à quel instant de la succession de ces générations animales nous en sommes ? Qui sait si ce bipède déformé, qui n'a que quatre pieds de hauteur, qu'on appelle encore dans le voisinage du pôle un homme, et qui ne tarderait pas à perdre ce nom en se déformant un peu davantage, n'est pas l'image d'une espèce qui passe ? Qui sait s'il n'en est pas ainsi de toutes les espèces d'animaux ? Qui sait si tout ne tend pas à se réduire à un grand sédiment inerte et immobile ? Qui sait quelle sera la durée de cette inertie ? Qui sait quelle race nouvelle peut résulter derechef d'un amas aussi grand de points sensibles et vivants ? Pourquoi pas un seul animal ? Qu'était l'éléphant dans son origine ? Peut-être l'animal énorme tel qu'il nous

paraît, peut-être un atome, car tous les deux sont également possibles ; ils ne supposent que le mouvement et les propriétés diverses de la matière... L'éléphant, cette masse énorme, organisée, le produit subit de la fermentation ! Pourquoi non ? Le rapport de ce grand quadrupède à sa matrice première est moindre que celui du vermisseau à la molécule de farine qui l'a produit ; mais le vermisseau n'est qu'un vermisseau... C'est-à-dire que la petitesse qui vous dérobe son organisation lui ôte son merveilleux... Le prodige, c'est la vie, c'est la sensibilité ; et ce prodige n'en est plus un... Lorsque j'ai vu la matière inerte passer à l'état sensible, rien ne doit plus m'étonner... Quelle comparaison d'un petit nombre d'éléments mis en fermentation dans le creux de ma main, et de ce réservoir immense d'éléments divers épars dans les entrailles de la terre, à sa surface, au sein des mers, dans le vague des airs !... Cependant, puisque les mêmes causes subsistent, pourquoi les effets ont-ils cessé ? Pourquoi ne voyons-nous plus le taureau percer la terre de sa corne, appuyer ses pieds contre le sol, et faire effort pour en dégager son corps pesant (1) ?... Laissez passer la race présente des animaux subsistants ; laissez agir le grand sédiment inerte quelques millions de siècles. Peut-être faut-il, pour renouveler les espèces, dix fois plus de

temps qu'il n'en est accordé à leur durée. Attendez, et ne vous hâtez pas de prononcer sur le grand travail de nature. Vous avez deux grands phénomènes, le passage de l'état d'inertie à l'état de sensibilité, et les générations spontanées ; qu'ils vous suffisent : tirez-en de justes conséquences, et dans un ordre de choses où il n'y a ni grand ni petit, ni durable, ni passager absolus, garantissez-vous du sophisme de l'éphémère... » Docteur, qu'est-ce que c'est que le sophisme de l'éphémère ?

BORDEU

C'est celui d'un être passager qui croit à l'immortalité des choses.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

La rose de Fontenelle qui disait que de mémoire de rose on n'avait vu mourir un jardinier ?

BORDEU

Précisément ; cela est léger et profond.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Pourquoi vos philosophes ne s'expriment-ils pas avec la grâce de celui-ci ? nous les entendrions.

BORDEU

Franchement, je ne sais si ce ton frivole convient aux sujets graves.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Qu'appelez-vous un sujet grave ?

BORDEU

Mais la sensibilité générale, la formation de l'être sentant, son unité, l'origine des animaux, leur durée, et toutes les questions auxquelles cela tient.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Moi, j'appelle cela des folies auxquelles je permets de rêver quand on dort, mais dont un homme de bon sens qui veille ne s'occupera jamais.

BORDEU

Et pourquoi cela, s'il vous plaît ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

C'est que les unes sont si claires qu'il est inutile d'en chercher la raison, d'autres si obscures qu'on n'y voit goutte, et toutes de la plus parfaite inutilité.

BORDEU

Croyez-vous, mademoiselle, qu'il soit indifférent de nier ou d'admettre une intelligence suprême ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Non.

BORDEU

Croyez-vous qu'on puisse prendre parti sur l'intelligence suprême, sans savoir à quoi s'en tenir sur l'éternité de la matière et ses propriétés, la distinction des deux substances, la nature de l'homme et la production des animaux ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Non.

BORDEU

Ces questions ne sont donc pas aussi oiseuses que vous les disiez.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Mais que me fait à moi leur importance, si je ne saurais les éclaircir ?

BORDEU

Et comment le saurez-vous, si vous ne les examinez point ? Mais pourrais-je vous demander celles que vous trouvez si claires que l'examen vous en paraît superflu ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Celles de mon unité, de mon moi, par exemple. Pardi, il me semble qu'il ne faut pas tant verbiager pour savoir que je suis moi, que j'ai toujours été moi, et que je ne serai jamais une autre.

BORDEU

Sans doute le fait est clair, mais la raison du fait ne l'est aucunement, surtout dans l'hypothèse de ceux qui n'admettent qu'une substance et qui expliquent la formation de l'homme ou de l'animal en général par l'apposition successive de plusieurs molécules sensibles. Chaque molécule sensible avait son moi avant l'application ; mais comment l'a-t-elle perdu, et comment de toutes ces pertes en est-il résulté la conscience d'un tout ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Il me semble que le contact seul suffit. Voici une expérience que j'ai faite cent fois... mais attendez... Il faut que j'aille voir ce qui se passe entre ces rideaux... il dort... Lorsque je pose ma main sur ma cuisse, je sens bien d'abord que ma main n'est pas ma cuisse, mais quelque temps après, lorsque la chaleur est égale dans l'une et l'autre, je ne les distingue plus ; les limites des deux parties se confondent et n'en font plus qu'une.

BORDEU

Oui, jusqu'à ce qu'on vous pique l'une ou l'autre ; alors la distinction renaît. Il y a donc en vous quelque chose qui n'ignore pas si c'est votre

main ou votre cuisse qu'on a piquée, et ce quelque chose-là, ce n'est pas votre pied, ce n'est pas même votre main piquée ; c'est elle qui souffre, mais c'est autre chose qui le sait et qui ne souffre pas.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Mais je crois que c'est ma tête.

BORDEU

Toute votre tête ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Non, tenez, docteur, je vais m'expliquer par une comparaison, les comparaisons sont presque toute la raison des femmes et des poètes. Imaginez une araignée...

D'ALEMBERT

Qui est-ce qui est là ?... Est-ce vous, mademoiselle de l'Espinasse ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Paix, paix... (Mademoiselle de l'Espinasse et le docteur gardent le silence pendant quelque temps, ensuite mademoiselle de l'Espinasse dit à voix basse :) Je le crois rendormi.

BORDEU

Non, il me semble que j'entends quelque chose.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Vous avez raison ; est-ce qu'il reprendrait son rêve ?

BORDEU

Écoutons.

D'ALEMBERT

Pourquoi suis-je tel ? c'est qu'il a fallu que je fusse tel... Ici, oui, mais ailleurs ? au pôle ? mais sous la ligne ? mais dans Saturne ?... Si une distance de quelques mille lieues change mon espèce, que ne fera point l'intervalle de quelques milliers de diamètres terrestres ?... Et si tout est un flux général, comme le spectacle de l'univers me le montre partout, que ne produiront point ici et ailleurs la durée et les vicissitudes de quelques millions de siècles ? Qui sait ce qu'est l'être pensant et sentant en Saturne ?... Mais y a-t-il en Saturne du sentiment et de la pensée ?... pourquoi non ?... L'être sentant et pensant en Saturne aurait-il plus de sens que je n'en ai ?... Si cela est, ah ! qu'il est malheureux le Saturnien !... Plus de sens, plus de besoins.

BORDEU

Il a raison ; les organes produisent les besoins, et réciproquement les besoins produisent les organes (1)

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Docteur, délirez-vous aussi ?

BORDEU

Pourquoi non ? J'ai vu deux moignons devenir à la longue deux bras.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Vous mentez.

BORDEU

Il est vrai ; mais au défaut de deux bras qui manquaient, j'ai vu des omoplates s'allonger, se mouvoir en pince, et devenir deux moignons.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Quelle folie !

BORDEU

C'est un fait. Supposez une longue suite de générations manchotes, supposez des efforts continus, et vous verrez les deux côtés de cette pincette s'étendre, s'étendre de plus en plus, se croiser sur le dos, revenir par devant, peut-être se digiter à leurs extrémités, et refaire des bras et des mains. La conformation originelle s'altère ou se perfectionne par la nécessité et les fonctions habituelles. Nous marchons si peu, nous travaillons si peu et nous pensons tant, que je ne désespère pas que l'homme ne finisse par n'être qu'une tête (1).

(1) stumps, of arms, etc.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Une tête ! une tête ! c'est bien peu de chose ; j'espère que la galanterie effrénée... Vous me faites venir des idées bien ridicules.

BORDEU

Paix.

D'ALEMBERT

Je suis donc tel, parce qu'il a fallu que je fusse tel. Changez le tout, vous me changez nécessairement ; mais le tout change sans cesse... L'homme n'est qu'un effet commun, le monstre qu'un effet rare ; tous les deux également naturels, également nécessaires, également dans l'ordre universel et général... Et qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à cela ?... Tous les êtres circulent les uns dans les autres, par conséquent toutes les espèces... tout est en un flux perpétuel... Tout animal est plus ou moins homme ; tout minerai est plus ou moins plante ; toute plante est plus ou moins animal. Il n'y a rien de précis en nature... Le ruban du père Castel ([1])... Oui, père Castel, c'est votre ruban et ce n'est que cela. Toute chose est plus ou moins une chose quelconque, plus ou moins terre, plus ou moins eau, plus ou moins air, plus ou moins feu ; plus ou moins d'un règne ou d'un autre... donc rien n'est de l'essence d'un être particulier...

Non, sans doute, puisqu'il n'y a aucune qualité dont aucun être ne soit participant... et que c'est le rapport plus ou moins grand de cette qualité qui nous la fait attribuer à un être exclusivement à un autre... Et vous parlez d'individus, pauvres philosophes ! laissez là vos individus ; répondez-moi. Y a-t-il un atome en nature rigoureusement semblable à un autre atome ?... Non... Ne convenez-vous pas que tout tient en nature et qu'il est impossible qu'il y ait un vide dans la chaîne ? Que voulez-vous donc dire avec vos individus ? Il n'y en a point, non, il n'y en a point... Il n'y a qu'un seul grand individu, c'est le tout. Dans ce tout, comme dans une machine, dans un animal quelconque, il y a une partie que vous appellerez telle ou telle ; mais quand vous donnerez le nom d'individu à cette partie du tout, c'est par un concept aussi faux que si, dans un oiseau, vous donniez le nom d'individu à l'aile, à une plume de l'aile... Et vous parlez d'essences, pauvres philosophes ! laissez là vos essences. Voyez la masse générale, ou si, pour l'embrasser, vous avez l'imagination trop étroite, voyez votre première origine et votre fin dernière... O Architas ! vous qui avez mesuré le globe, qu'êtes-vous ? un peu de cendre... Qu'est-ce qu'un être ?... La somme d'un certain nombre de tendances... Est-ce que je puis être autre chose qu'une ten-

dance ?... non, je vais à un terme... Et les espèces ?... Les espèces ne sont que des tendances à un terme commun qui leur est propre... Et la vie ?... La vie, une suite d'actions et de réactions... Vivant, j'agis et je réagis en masse... mort, j'agis et je réagis en molécules... Je ne meurs donc point ?... Non, sans doute, je ne meurs point en ce sens, ni moi, ni quoi que ce soit... Naître, vivre et passer, c'est changer de formes... Et qu'importe une forme ou une autre ? Chaque forme a le bonheur et le malheur qui lui est propre. Depuis l'éléphant jusqu'au puceron... depuis le puceron jusqu'à la molécule sensible et vivante, l'origine de tout, pas un point dans la nature entière qui ne souffre ou qui ne jouisse.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Il ne dit plus rien.

BORDEU

Non ; il a fait une assez belle excursion. Voilà de la philosophie bien haute ; systématique dans ce moment, je crois que plus les connaissances de l'homme feront des progrès, plus elle se vérifiera.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Et nous, où en étions-nous ?

BORDEU

Ma foi, je ne m'en souviens plus ; il m'a

rappelé tant de phénomènes, tandis que je l'écoutais !

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Attendez, attendez... j'en étais à mon araignée.

BORDEU

Oui, oui.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Docteur, approchez-vous. Imaginez une araignée au centre de sa toile. Ébranlez un fil, et vous verrez l'animal alerte accourir. Eh bien ! si les fils que l'insecte tire de ses intestins, et y rappelle quand il lui plaît, faisaient partie sensible de lui-même ?...

BORDEU

Je vous entends. Vous imaginez en vous, quelque part, dans un recoin de votre tête, celui, par exemple, qu'on appelle les méninges, un ou plusieurs points où se rapportent toutes les sensations excitées sur la longueur des fils.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

C'est cela.

BORDEU

Votre idée est on ne saurait plus juste ; mais ne voyez-vous pas que c'est à peu près la même qu'une certaine grappe d'abeilles ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Ah ! cela est vrai ; j'ai fait de la prose sans m'en douter.

BORDEU

Et de la très bonne prose, comme vous allez voir. Celui qui ne connaît l'homme que sous la forme qu'il nous présente en naissant, n'en a pas la moindre idée. Sa tête, ses pieds, ses mains, tous ses membres, tous ses viscères, tous ses organes, son nez, ses yeux, ses oreilles, son cœur, ses poumons, ses intestins, ses muscles, ses os, ses nerfs, ses membranes, ne sont, à proprement parler, que les développements grossiers d'un réseau qui se forme, s'accroît, s'étend, jette une multitude de fils imperceptibles.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Voilà ma toile ; et le point originaire de tous ces fils, c'est mon araignée.

BORDEU

A merveille.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Où sont les fils ? où est placée l'araignée ?

BORDEU

Les fils sont partout ; il n'y a pas un point à la surface de votre corps auquel ils n'aboutissent ;

et l'araignée est nichée dans une partie de votre tête que je vous ai nommée, les méninges, à laquelle on ne saurait presque toucher sans frapper de torpeur toute la machine.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Mais si un atome fait osciller un des fils de la toile de l'araignée, alors elle prend l'alarme, elle s'inquiète, elle fuit ou elle accourt. Au centre elle est instruite de tout ce qui se passe en quelque endroit que ce soit de l'appartement immense qu'elle a tapissé. Pourquoi est-ce que je ne sais pas ce qui se passe dans le mien, ou le monde, puisque je suis un peloton de points sensibles, que tout presse sur moi et que je presse sur tout ?

BORDEU

C'est que les impressions s'affaiblissent en raison de la distance d'où elles partent.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Si l'on frappe du coup le plus léger à l'extrémité d'une longue poutre, j'entends ce coup, si j'ai mon oreille placée à l'autre extrémité. Cette poutre toucherait d'un bout sur la terre et de l'autre bout dans Sirius, que le même effet serait produit. Pourquoi tout étant lié, contigu, c'est-à-dire la poutre existante et réelle, n'entends-je

pas ce qui se passe dans l'espace immense qui m'environne, surtout si j'y prête l'oreille ?

BORDEU

Et qui est-ce qui vous a dit que vous ne l'entendiez pas plus ou moins ? Mais il y a si loin, l'impression est si faible, si croisée sur la route ; vous êtes entourée et assourdie de bruits si violents et si divers ; c'est qu'entre Saturne et vous il n'y a que des corps contigus, au lieu qu'il y faudrait de la continuité.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

C'est bien dommage.

BORDEU

Il est vrai, car vous seriez Dieu. Par votre identité avec tous les êtres de la nature, vous sauriez tout ce qui se fait ; par votre mémoire, vous sauriez tout ce qui s'y est fait.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Et ce qui s'y fera ?

BORDEU

Vous formeriez sur l'avenir des conjectures vraisemblables, mais sujettes à erreur. C'est précisément comme si vous cherchiez à deviner ce qui va se passer au dedans de vous, à l'extrémité de votre pied ou de votre main.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et qui est-ce qui vous a dit que ce monde n'avait pas aussi ses méninges, ou qu'il ne réside pas dans quelque recoin de l'espace une grosse ou petite araignée dont les fils s'étendent à tout ?

BORDEU

Personne, moins encore si elle n'a pas été ou si elle ne sera pas.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Comment cette espèce de Dieu-là...

BORDEU

La seule qui se conçoive...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Pourrait avoir été, ou venir et passer ?

BORDEU

Sans doute ; mais puisqu'il serait matière dans l'univers, portion de l'univers, sujet à vicissitudes, il vieillirait, il mourrait.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Mais voici bien une autre extravagance qui me vient.

BORDEU

Je vous dispense de la dire, je la sais.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Voyons, quelle est-elle ?

BORDEU

Vous voyez l'intelligence unie à des portions de matière très énergiques, et la possibilité de toutes sortes de prodiges imaginables. D'autres l'ont pensé comme vous.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Vous m'avez devinée, et je ne vous en estime pas davantage. Il faut que vous ayez un merveilleux penchant à la folie.

BORDEU

D'accord. Mais que cette idée a-t-elle d'effrayant ? Ce serait une épidémie de bons et de mauvais génies ; les lois les plus constantes de la nature seraient interrompues par des agents naturels ; notre physique générale en deviendrait plus difficile, mais il n'y aurait point de miracles.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

En vérité. il faut être bien circonspect sur ce qu'on assure et sur ce qu'on nie.

BORDEU

Allez, celui qui vous raconterait un phénomène de ce genre aurait l'air d'un grand menteur. Mais

laissons là tous ces êtres imaginaires, sans en excepter votre araignée à réseaux infinis : revenons au vôtre et à sa formation.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

J'y consens.

D'ALEMBERT

Mademoiselle, vous êtes avec quelqu'un : qui est-ce qui cause là avec vous ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

C'est le docteur.

D'ALEMBERT

Bonjour, docteur : que faites-vous ici, si matin ?

BORDEU

Vous le saurez : dormez.

D'ALEMBERT

Ma foi, j'en ai besoin. Je ne crois pas avoir passé une autre nuit aussi agitée que celle-ci. Vous ne vous en irez pas que je ne sois levé.

BORDEU

Non. Je gage, mademoiselle, que vous avez cru qu'ayant été à l'âge de douze ans une femme la moitié plus petite, à l'âge de quatre ans encore une femme la moitié plus petite, fœtus une

petite femme, dans les testicules [a] de votre mère une femme très petite, vous avez pensé que vous aviez toujours été une femme sous la forme que vous avez, en sorte que les seuls accroissements successifs que vous avez pris ont fait toute la différence de vous à votre origine, et de vous telle que vous voilà.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

J'en conviens.

BORDEU

Rien n'est cependant plus faux que cette idée. D'abord vous n'étiez rien. Vous fûtes, en commençant, un point imperceptible, formé de molécules plus petites, éparses dans le sang, la lymphe de votre père ou de votre mère ; ce point devient un fil délié, puis un faisceau de fils. Jusque-là, pas le moindre vestige de cette forme agréable que vous avez : vos yeux, ces beaux yeux, ne ressemblaient non plus à des yeux que l'extrémité d'une griffe d'anémone ne ressemble à une anémone. Chacun des brins du faisceau de fils se transforma, par la seule nutrition et par sa conformation, en un organe particulier : abstraction faite des organes dans lesquels les brins du faisceau se métamorphosent, et auxquels ils

(a) Entendez *ovaires.*

donnent naissance. Le faisceau est un système purement sensible ; s'il persistait sous cette forme, il serait susceptible de toutes les impressions relatives à la sensibilité pure, comme le froid, le chaud, le doux, le rude. Ces impressions successives, variées entre elles, et variées chacune dans leur intensité, y produiraient peut-être la mémoire, la conscience du soi, une raison très bornée. Mais cette sensibilité pure et simple, ce toucher, se diversifie par les organes émanés de chacun des brins ; un brin formant une oreille, donne naissance à une espèce de toucher que nous appelons bruit ou son ; un autre formant le palais, donne naissance à une seconde espèce de toucher que nous appelons saveur ; un troisième formant le nez et le tapissant, donne naissance à une troisième espèce de toucher que nous appelons odeur ; un quatrième formant un œil, donne naissance à une quatrième espèce de toucher que nous appelons couleur.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Mais, si je vous ai bien compris, ceux qui nient la possibilité d'un sixième sens, un véritable hermaphrodite, sont des étourdis. Qui est-ce qui leur a dit que nature ne pourrait former un faisceau avec un brin singulier qui donnerait naissance à un organe qui nous est inconnu ?

BORDEU

Ou avec les deux brins qui caractérisent les deux sexes ? Vous avez raison ; il y a plaisir à causer avec vous : vous ne saisissez pas seulement ce qu'on vous dit, vous en tirez encore des conséquences d'une justesse qui m'étonne.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Docteur, vous m'encouragez.

BORDEU

Non, ma foi, je vous dis ce que je pense.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Je vois bien l'emploi de quelques-uns des brins du faisceau ; mais les autres, que deviennent-ils ?

BORDEU

Et vous croyez qu'une autre que vous aurait songé à cette question ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Certainement.

BORDEU

Vous n'êtes pas vaine. Le reste des brins va former autant d'autres espèces de toucher, qu'il y a de diversité entre les organes et les parties du corps.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Et comment les appelle-t-on ? Je n'en ai jamais entendu parler.

BORDEU

Ils n'ont pas de nom.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Et pourquoi ?

BORDEU

C'est qu'il n'y a pas autant de différence entre les sensations excitées par leur moyen qu'il y en a entre les sensations excitées par le moyen des autres organes.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Très sérieusement vous pensez que le pied, la main, les cuisses, le ventre, l'estomac, la poitrine, le poumon, le cœur ont leurs sensations particulières ?

BORDEU

Je le pense. Si j'osais, je vous demanderais si parmi ces sensations qu'on ne nomme pas...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Je vous entends. Non. Celle-là est toute seule de son espèce, et c'est dommage. Mais quelle raison avez-vous de cette multiplicité de sensa-

tions plus douloureuses qu'agréables dont il vous plaît de nous gratifier ?

BORDEU

La raison ? c'est que nous les discernons en grande partie. Si cette infinie diversité de toucher n'existait pas, on saurait qu'on éprouve du plaisir ou de la douleur, mais on ne saurait où les rapporter. Il faudrait le secours de la vue. Ce ne serait plus une affaire de sensation, ce serait une affaire d'expérience et d'observation.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Quand je dirais que j'ai mal au doigt, si l'on me demandait pourquoi j'assure que c'est au doigt que j'ai mal, il faudrait que je répondisse non pas que je le sens, mais que je sens du mal et que je vois que mon doigt est malade.

BORDEU

C'est cela. Venez que je vous embrasse.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Très volontiers.

D'ALEMBERT

Docteur, vous embrassez mademoiselle, c'est fort bien fait à vous.

BORDEU

J'y ai beaucoup réfléchi, et il m'a semblé que

la direction et le lieu de la secousse ne suffiraient pas pour déterminer le jugement si subit de l'origine du faisceau.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Je n'en sais rien.

BORDEU

Votre doute me plaît. Il est si commun de prendre des qualités naturelles pour des habitudes acquises et presque aussi vieilles que nous.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Et réciproquement.

BORDEU

Quoi qu'il en soit, vous voyez que dans une question où il s'agit de la formation première de l'animal, c'est s'y prendre trop tard que d'attacher son regard et ses réflexions sur l'animal formé ; qu'il faut remonter à ses premiers rudiments, et qu'il est à propos de vous dépouiller de votre organisation actuelle, et de revenir à un instant où vous n'étiez qu'une substance molle, filamenteuse, informe, vermiculaire, plus analogue au bulbe et à la racine d'une plante qu'à un animal.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Si c'était l'usage d'aller toute nue dans les

rues, je ne serais ni la première, ni la dernière à m'y conformer. Ainsi faites de moi tout ce qu'il vous plaira, pourvu que je m'instruise. Vous m'avez dit que chaque brin du faisceau formait un organe particulier ; et quelle preuve que cela est ainsi ?

BORDEU

Faites par la pensée ce que nature fait quelquefois ; mutilez le faisceau d'un de ses brins ; par exemple, du brin qui formera les yeux ; que croyez-vous qu'il en arrive ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Que l'animal n'aura point d'yeux peut-être.

BORDEU

Ou n'en aura qu'un placé au milieu du front.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Ce sera un Cyclope.

BORDEU

Un Cyclope.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Le Cyclope pourrait donc bien ne pas être un être fabuleux.

BORDEU

Si peu, que je vous en ferai voir un quand vous voudrez [1].

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Et qui sait la cause de cette diversité ?

BORDEU

Celui qui a disséqué ce monstre et qui ne lui a trouvé qu'un filet optique. Faites par la pensée ce que nature fait quelquefois. Supprimez un autre brin du faisceau, le brin qui doit former le nez, l'animal sera sans nez. Supprimez le brin qui doit former l'oreille, l'animal sera sans oreilles, ou n'en aura qu'une, et l'anatomiste ne trouvera dans la dissection ni les filets olfactifs, ni les filets auditifs, ou ne trouvera qu'un de ceux-ci. Continuez la suppression des brins, et l'animal sera sans tête, sans pieds, sans mains ; sa durée sera courte, mais il aura vécu.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Et il y a des exemples de cela ?

BORDEU

Assurément. Ce n'est pas tout. Doublez quelques-uns des brins du faisceau, et l'animal aura deux têtes, quatre yeux, quatre oreilles, trois testicules, trois pieds, quatre bras, six doigts à chaque main. Dérangez les brins du faisceau, et les organes seront déplacés : la tête occupera le milieu de la poitrine, les poumons seront à gauche, le cœur à droite. Collez ensemble deux brins, et

les organes se confondront ; les bras s'attacheront au corps ; les cuisses, les jambes et les pieds se réuniront, et vous aurez toutes les sortes de monstres imaginables.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Mais il me semble qu'une machine aussi composée qu'un animal, une machine qui naît d'un point, d'un fluide agité, peut-être de deux fluides brouillés au hasard, car on ne sait guère alors ce qu'on fait ; une machine qui s'avance à sa perfection par une infinité de développements successifs ; une machine dont la formation régulière ou irrégulière dépend d'un paquet de fils minces, déliés et flexibles, d'une espèce d'écheveau où le moindre brin ne peut être cassé, rompu, déplacé, manquant, sans conséquence fâcheuse pour le tout, devrait se nouer, s'embarrasser encore plus souvent dans le lieu de sa formation que mes soies sur ma tournette.

BORDEU

Aussi en souffre-t-elle beaucoup plus qu'on ne pense. On ne dissèque pas assez, et les idées sur sa formation sont bien éloignées de la vérité.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

A-t-on des exemples remarquables de ces difformités originelles, autres que les bossus et

les boiteux, dont on pourrait attribuer l'état maléficié à quelque vice héréditaire ?

BORDEU

Il y en a sans nombre, et tout nouvellement vient de mourir à la Charité de Paris, à l'âge de vingt-cinq ans, des suites d'une fluxion de poitrine, un charpentier né à Troyes, appelé Jean-Baptiste Macé, qui avait les viscères intérieurs de la poitrine et de l'abdomen dans une situation renversée, le cœur à droite précisément comme vous l'avez à gauche ; le foie à gauche ; l'estomac, la rate, le pancréas à l'hypocondre droit ; la veine-porte au foie du côté gauche ce qu'elle est au foie du côté droit ; même transposition au long canal des intestins ; les reins, adossés l'un à l'autre sur les vertèbres des lombes, imitaient la figure d'un fer à cheval. Et qu'on vienne après cela nous parler de causes finales !

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Cela est singulier.

BORDEU

Si Jean-Baptiste Macé a été marié et qu'il ait eu des enfants...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Eh bien, docteur, ces enfants...

BORDEU

Suivront la conformation générale ; mais quelqu'un des enfants de leurs enfants, au bout d'une centaine d'années, car ces irrégularités ont des sauts, reviendra à la conformation bizarre de son aïeul.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Et d'où viennent ces sauts ?

BORDEU

Qui le sait ? Pour faire un enfant on est deux, comme vous savez. Peut-être qu'un des agents répare le vice de l'autre, et que le réseau défectueux ne renaît que dans le moment où le descendant de la race monstrueuse prédomine et donne la loi à la formation du réseau. Le faisceau de fils constitue la différence originelle et première de toutes les espèces d'animaux. Les variétés du faisceau d'une espèce font toutes les variétés monstrueuses de cette espèce.

(Après un long silence, mademoiselle de l'Espinasse sortit de sa rêverie et tira le docteur de la sienne par la question suivante :)

Il me vient une idée bien folle.

BORDEU

Quelle ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

L'homme n'est peut-être que le monstre de

la femme, ou la femme le monstre de l'homme.

BORDEU

Cette idée vous serait venue bien plus vite encore, si vous eussiez su que la femme a toutes les parties de l'homme, et que la seule différence qu'il y ait est celle d'une bourse pendant en dehors, ou d'une bourse retournée en dedans ; qu'un fœtus femelle ressemble, à s'y tromper, à un fœtus mâle ; que la partie qui occasionne l'erreur s'affaisse dans le fœtus femelle à mesure que la bourse intérieure s'étend ; qu'elle ne s'oblitère jamais au point de perdre sa première forme ; qu'elle garde cette forme en petit ; qu'elle est susceptible des mêmes mouvements ; qu'elle est aussi le mobile de la volupté ; qu'elle a son gland, son prépuce, et qu'on remarque à son extrémité un point qui paraîtrait avoir été l'orifice d'un canal urinaire qui s'est fermé ; qu'il y a dans l'homme, depuis l'anus jusqu'au scrotum, intervalle qu'on appelle le périnée, et du scrotum jusqu'à l'extrémité de la verge, une couture qui semble être la reprise d'une vulve faufilée ; que les femmes qui ont le clitoris excessif ont de la barbe ; que les eunuques n'en ont point, que leurs cuisses se fortifient, que leurs hanches s'évasent, que leurs genoux s'arrondissent, et qu'en perdant l'organisation caractéristique d'un sexe, ils sem-

blent s'en retourner à la conformation caractéristique de l'autre. Ceux d'entre les Arabes que l'équitation habituelle a châtrés perdent la barbe, prennent une voix grêle, s'habillent en femmes, se rangent parmi elles sur les chariots, s'accroupissent pour pisser, et en affectent les mœurs et les usages... Mais nous voilà bien loin de notre objet. Revenons à notre faisceau de filaments animés et vivants.

D'ALEMBERT

Je crois que vous dites des ordures à mademoiselle de l'Espinasse.

BORDEU

Quand on parle science, il faut se servir des mots techniques.

D'ALEMBERT

Vous avez raison ; alors ils perdent le cortège d'idées accessoires qui les rendraient malhonnêtes. Continuez, docteur. Vous disiez donc à mademoiselle que la matrice n'est autre chose qu'un scrotum retourné de dehors en dedans, mouvement dans lequel les testicules ont été jetés hors de la bourse qui les renfermait, et dispersés de droite et de gauche dans la cavité du corps ; que le clitoris est un membre viril en petit ; que ce membre viril de femme va toujours

en diminuant, à mesure que la matrice ou le scrotum retourné s'étend, et que...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Oui, oui, taisez-vous, et ne vous mêlez pas de nos affaires.

BORDEU

Vous voyez, mademoiselle, que dans la question de nos sensations en général, qui ne sont toutes qu'un toucher diversifié, il faut laisser là les formes successives que le réseau prend, et s'en tenir au réseau seul.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Chaque fil du réseau sensible peut être blessé ou chatouillé sur toute sa longueur. Le plaisir ou la douleur est là ou là, dans un endroit ou dans un autre de quelqu'une des longues pattes de mon araignée, car j'en reviens toujours à mon araignée ; que c'est l'araignée qui est à l'origine commune de toutes les pattes, et qui rapporte à tel ou tel endroit la douleur ou le plaisir sans l'éprouver.

BORDEU

Que c'est le rapport constant, invariable de toutes les impressions à cette origine commune qui constitue l'unité de l'animal.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Que c'est la mémoire de toutes ces impressions successives qui fait pour chaque animal l'histoire de sa vie et de son soi.

BORDEU

Et que c'est la mémoire et la comparaison qui s'ensuivent nécessairement de toutes ces impressions qui font la pensée et le raisonnement.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Et cette comparaison se fait où ?

BORDEU

A l'origine du réseau.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Et ce réseau ?

BORDEU

N'a à son origine aucun sens qui lui soit propre : ne voit point, n'entend point, ne souffre point. Il est produit, nourri ; il émane d'une substance molle, insensible, inerte, qui lui sert d'oreiller, et sur laquelle il siège, écoute, juge et prononce.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Il ne souffre point.

BORDEU

Non : l'impression la plus légère suspend son

audience, et l'animal tombe dans l'état de mort. Faites cesser l'impression, il revient à ses fonctions, et l'animal renaît.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Et d'où savez-vous cela ? Est-ce qu'on a jamais fait naître et mourir un homme à discrétion ?

BORDEU

Oui.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Et comment cela ?

BORDEU

Je vais vous le dire ; c'est un fait curieux. La Peyronie [1], que vous pouvez avoir connu, fut appelé auprès d'un malade qui avait reçu un coup violent à la tête. Ce malade y sentait de la pulsation. Le chirurgien ne doutait pas que l'abcès au cerveau ne fût formé, et qu'il n'y avait pas un moment à perdre. Il rase le malade et le trépane. La pointe de l'instrument tombe précisément au centre de l'abcès. Le pus était fait ; il vide le pus ; il nettoie l'abcès avec une seringue. Lorsqu'il pousse l'injection dans l'abcès, le malade ferme les yeux ; ses membres restent sans action, sans mouvement, sans le moindre signe de vie ; lorsqu'il repompe l'injection et qu'il soulage l'origine du faisceau du poids et de la pres-

sion du fluide injecté, le malade rouvre les yeux, se meut, parle, sent, renaît et vit.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Cela est singulier ; et ce malade guérit-il ?

BORDEU

Il guérit ; et, quand il fut guéri, il réfléchit, il pensa, il raisonna, il eut le même esprit, le même bon sens, la même pénétration, avec une bonne portion de moins de sa cervelle.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Ce juge-là est un être bien extraordinaire.

BORDEU

Il se trompe quelquefois lui-même ; il est sujet à des préventions d'habitude : on sent du mal à un membre qu'on n'a plus. On le trompe quand on veut : croisez deux de vos doigts l'un sur l'autre, touchez une petite boule, et il prononcera qu'il y en a deux.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

C'est qu'il est comme tous les juges du monde, et qu'il a besoin d'expérience, sans quoi il prendra la sensation de la glace pour celle du feu.

BORDEU

Il fait bien autre chose : il donne un volume presque infini à l'individu, ou il se concentre presque dans un point.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Je ne vous entends pas.

BORDEU

Qu'est-ce qui circonscrit votre étendue réelle, la vraie sphère de votre sensibilité ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Ma vue et mon toucher.

BORDEU

De jour ; mais la nuit, dans les ténèbres, lorsque vous rêvez surtout à quelque chose d'abstrait, le jour même, lorsque votre esprit est occupé ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Rien. J'existe comme en un point ; je cesse presque d'être matière, je ne sens que ma pensée ; il n'y a plus ni lieu, ni mouvement, ni corps, ni distance, ni espace pour moi : l'univers est anéanti pour moi, et je suis nulle pour lui.

BORDEU

Voilà le dernier terme de la concentration de votre existence ; mais sa dilatation idéale peut être sans bornes. Lorsque la vraie limite de votre sensibilité est franchie, soit en vous rapprochant, en vous condensant en vous-même, soit en vous étendant au dehors, on ne sait plus ce que cela peut devenir.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Docteur, vous avez raison. Il m'a semblé plusieurs fois en rêve...

BORDEU

Et aux malades dans une attaque de goutte...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Que je devenais immense.

BORDEU

Que leur pied touchait au ciel de leur lit.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Que mes bras et mes jambes s'allongeaient à l'infini, que le reste de mon corps prenait un volume proportionné ; que l'Encelade de la Fable n'était qu'un pygmée ; que l'Amphitrite d'Ovide, dont les longs bras allaient former une ceinture immense à la terre, n'était qu'une naine en comparaison de moi, et que j'escaladais le ciel, et que j'enlaçais les deux hémisphères.

BORDEU

Fort bien. Et moi j'ai connu une femme en qui le phénomène s'exécutait en sens contraire.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Quoi ! elle se rapetissait par degrés, et rentrait en elle-même ?

BORDEU

Au point de se sentir aussi menue qu'une aiguille : elle voyait, elle entendait, elle raisonnait, elle jugeait ; elle avait un effroi mortel de se perdre ; elle frémissait à l'approche des moindres objets ; elle n'osait bouger de sa place.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Voilà un singulier rêve, bien fâcheux, bien incommode.

BORDEU

Elle ne rêvait point ; c'était un des accidents de la cessation de l'écoulement périodique.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Et demeurait-elle longtemps sous cette menue imperceptible forme de petite femme ?

BORDEU

Une heure, deux heures, après lesquelles elle revenait successivement à son volume naturel.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Et la raison de ces sensations bizarres ?

BORDEU

Dans leur état naturel et tranquille, les brins du faisceau ont une certaine tension, un ton, une énergie habituelle qui circonscrit l'étendue réelle

ou imaginaire du corps. Je dis réelle ou imaginaire, car cette tension, ce ton, cette énergie étant variables, notre corps n'est pas toujours d'un même volume.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Ainsi, c'est au physique comme au moral que nous sommes sujet- à nous croire plus grands que nous ne le sommes ?

BORDEU

Le froid nous rapetisse, la chaleur nous étend, et tel individu peut se croire toute sa vie plus petit ou plus grand qu'il ne l'est réellement. S'il arrive à la masse du faisceau d'entrer en un éréthisme violent, aux brins de se mettre en érection, à la multitude infinie de leurs extrémités de s'élancer au delà de leur limite accoutumée, alors la tête, les pieds, les autres membres, tous les points de la surface du corps seront portés à une distance immense, et l'individu se sentira gigantesque. Ce sera le phénomène contraire si l'insensibilité, l'apathie, l'inertie gagne de l'extrémité des brins, et s'achemine peu à peu vers l'origine du faisceau.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Je conçois que cette expansion ne saurait se mesurer, et je conçois encore que cette insensi-

bilité, cette apathie, cette inertie de l'extrémité des brins, cet engourdissement, après avoir fait un certain progrès, peut se fixer, s'arrêter...

BORDEU

Comme il est arrivé à La Condamine : alors l'individu sent comme des ballons sous ses pieds.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Il existe au delà du terme de sa sensibilité, et s'il était enveloppé de cette apathie en tout sens, il nous offrirait un petit homme vivant sous un homme mort.

BORDEU

Concluez de là que l'animal qui dans son origine n'était qu'un point, ne sait encore s'il est réellement quelque chose de plus. Mais revenons.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Où ?

BORDEU

Où ? au trépan de La Peyronie... Voilà bien, je crois, ce que vous me demandiez, l'exemple d'un homme qui vécut et mourut alternativement... Mais il y a mieux.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Et qu'est-ce que ce peut être ?

BORDEU

La fable de Castor et de Pollux réalisée ; deux enfants dont la vie de l'un était aussitôt suivie de la mort de l'autre, et la vie de celui-ci aussitôt suivie de la mort du premier.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Oh ! le bon conte. Et cela dura-t-il longtemps ?

BORDEU

La durée de cette existence fut de deux jours qu'ils se partagèrent également et à différentes reprises, en sorte que chacun eut pour sa part un jour de vie et un jour de mort.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Je crains, docteur, que vous n'abusiez un peu de ma crédulité. Prenez-y garde, si vous me trompez une fois, je ne vous croirai plus.

BORDEU

Lisez-vous quelquefois la *Gazette de France* ?

MADEMOISELLE DE LESPINASSE

Jamais, quoique ce soit le chef-d'œuvre de deux hommes d'esprit ([1]).

BORDEU

Faites-vous prêter la feuille du 4 de ce mois de septembre et vous verrez qu'à Rabastens, diocèse d'Alby, deux filles naquirent dos à dos,

unies par leurs dernières vertèbres lombaires, leurs fesses et la région hypogastrique. L'on ne pouvait tenir l'une debout que l'autre n'eût la tête en bas. Couchées, elles se regardaient ; leurs cuisses étaient fléchies entre leurs troncs, et leurs jambes élevées ; sur le milieu de la ligne circulaire commune qui les attachait par leurs hypogastres on discernait leur sexe, et entre la cuisse droite de l'une qui correspondait à la cuisse gauche de sa sœur, dans une cavité il y avait un petit anus par lequel s'écoulait le méconium.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Voilà une espèce assez bizarre.

BORDEU

Elles prirent du lait qu'on leur donna dans une cuiller. Elles vécurent douze heures comme je vous l'ai dit, l'une tombant en défaillance lorsque l'autre en sortait, l'autre morte tandis que l'autre vivait. La première défaillance de l'une et la première vie de l'autre fut de quatre heures ; les défaillances et les retours alternatifs à la vie qui succédèrent furent moins longs ; elles expirèrent dans le même instant. On remarqua que leurs nombrils avaient aussi un mouvement alternatif de sortie et de rentrée ; il rentrait à celle qui défaillait, et sortait à celle qui revenait à la vie.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Et que dites-vous de ces alternatives de vie et de mort ?

BORDEU

Peut-être rien qui vaille ; mais comme on voit tout à travers la lunette de son système, et que je ne veux pas faire exception à la règle, je dis que c'est le phénomène du trépané de La Peyronie doublé en deux êtres conjoints ; que les réseaux de ces deux enfants s'étaient si bien mêlés qu'ils agissaient et réagissaient l'un sur l'autre ; lorsque l'origine du réseau de l'une prévalait, il entraînait le réseau de l'autre qui défaillait à l'instant ; c'était le contraire, si c'était le réseau de celle-ci qui dominât le système commun. Dans le trépané de La Peyronie, la pression se faisait de haut en bas par le poids d'un fluide ; dans les deux jumelles de Rabastens, elle se faisait de bas en haut par la traction d'un certain nombre des fils du réseau : conjecture appuyée par la rentrée et la sortie alternatives des nombrils, sortie dans celle qui revenait à la vie, rentrée dans celle qui mourait.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Et voilà deux âmes liées.

BORDEU

Un animal avec le principe de deux sens et de deux consciences.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

N'ayant cependant dans le même moment que la jouissance d'une seule ; mais qui sait ce qui serait arrivé si cet animal-là eût vécu ?

BORDEU

Quelle sorte de correspondance l'expérience de tous les moments de la vie, la plus forte des habitudes qu'on puisse imaginer, aurait établie entre ces deux cerveaux ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Des sens doubles, une mémoire double, une imagination double, une double application, la moitié d'un être qui observe, lit, médite, tandis que son autre moitié repose : cette moitié-ci reprenant les mêmes fonctions, quand sa compagne est lasse ; la vie doublée d'un être doublé.

BORDEU

Cela est possible, et la nature amenant avec le temps tout ce qui est possible, elle formera quelque étrange composé.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Que nous serions pauvres en comparaison d'un pareil être !

BORDEU

Et pourquoi ? Il y a déjà tant d'incertitudes, de contradictions, de folies dans un entendement simple, que je ne sais plus ce que cela deviendrait avec un entendement double... Mais il est dix heures et demie, et j'entends du faubourg jusqu'ici un malade qui m'appelle.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Y aurait-il bien du danger pour lui à ce que vous ne le vissiez pas ?

BORDEU

Moins peut-être qu'à le voir. Si la nature ne fait pas la besogne sans moi, nous aurons bien de la peine à la faire ensemble, et à coup sûr je ne la ferai pas sans elle.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Restez donc.

D'ALEMBERT

Docteur, encore un mot, et je vous envoie à votre patient. A travers toutes les vicissitudes que je subis dans le cours de ma durée, n'ayant peut-être pas à présent une des molécules que j'apportai en naissant, comment suis-je resté moi pour les autres et pour moi ?

BORDEU

Vous nous l'avez dit en rêvant.

D'ALEMBERT

Est-ce que j'ai rêvé ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Toute la nuit, et cela ressemblait tellement à du délire, que j'ai envoyé chercher le docteur ce matin.

D'ALEMBERT

Et cela pour des pattes d'araignée qui s'agitaient d'elles-mêmes, qui tenaient alerte l'araignée et qui faisaient parler l'animal. Et l'animal, que disait-il ?

BORDEU

Que c'était par la mémoire qu'il était lui pour les autres et pour lui ; et j'ajouterais par la lenteur des vicissitudes. Si vous eussiez passé en un clin d'œil de la jeunesse à la décrépitude, vous auriez été jeté dans ce monde comme au premier moment de votre naissance ; vous n'auriez plus été vous ni pour les autres ni pour vous, pour les autres qui n'auraient point été eux pour vous. Tous les rapports auraient été anéantis, toute l'histoire de votre vie pour moi, toute l'histoire de la mienne pour vous, brouillée. Comment auriez-vous pu savoir que cet homme, courbé sur un bâton, dont les yeux s'étaient éteints, qui se traînait avec peine, plus différent encore

de lui-même au dedans qu'à l'extérieur, était le même qui la veille marchait si légèrement, remuait des fardeaux assez lourds, pouvait se livrer aux méditations les plus profondes, aux exercices les plus doux et les plus violents ? Vous n'eussiez pas entendu vos propres ouvrages, vous ne vous fussiez pas reconnu vous-même, vous n'eussiez reconnu personne, personne ne vous eût reconnu ; toute la scène du monde aurait changé. Songez qu'il y eut moins de différence encore entre vous naissant et vous jeune, qu'il n'y en aurait entre vous jeune et vous devenu subitement décrépit. Songez que, quoique votre naissance ait été liée à votre jeunesse par une suite de sensations ininterrompues, les trois premières années de votre existence n'ont jamais été l'histoire de votre vie. Qu'aurait donc été pour vous le temps de votre jeunesse que rien n'eût lié au moment de votre décrépitude ? D'Alembert décrépit n'eût pas eu le moindre souvenir de d'Alembert jeune.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Dans la grappe d'abeilles, il n'y en aurait pas une qui eût eu le temps de prendre l'esprit du corps.

D'ALEMBERT

Qu'est-ce que vous dites là ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Je dis que l'esprit monastique se conserve parce que le monastère se refait peu à peu, et quand il entre un moine nouveau, il en trouve une centaine de vieux qui l'entraînent à penser et à sentir comme eux. Une abeille s'en va, il en succède dans la grappe une autre qui se met bientôt au courant.

D'ALEMBERT

Allez, vous extravaguez avec vos moines, vos abeilles, votre grappe et votre couvent.

BORDEU

Pas tant que vous croiriez bien. S'il n'y a qu'une conscience dans l'animal, il y a une infinité de volontés ; chaque organe a la sienne.

D'ALEMBERT

Comment avez-vous dit ?

BORDEU

J'ai dit que l'estomac veut des aliments, que le palais n'en veut point, et que la différence du palais et de l'estomac avec l'animal entier, c'est que l'animal sait qu'il veut, et que l'estomac et le palais veulent sans le savoir ; c'est que l'estomac ou le palais sont l'un à l'autre à peu près comme l'homme et la brute. Les abeilles perdent leurs

consciences et retiennent leurs appétits ou volontés. La fibre est un animal simple, l'homme est un animal composé ; mais gardons ce texte pour une autre fois. Il faut un événement bien moindre qu'une décrépitude pour ôter à l'homme la conscience du soi. Un moribond reçoit les sacrements avec une piété profonde ; il s'accuse de ses fautes ; il demande pardon à sa femme ; il embrasse ses enfants ; il appelle ses amis ; il parle à son médecin ; il commande à ses domestiques ; il dicte ses dernières volontés ; il met ordre à ses affaires, et tout cela avec le jugement le plus sain, la présence d'esprit la plus entière ; il guérit, il est convalescent, et il n'a pas la moindre idée de ce qu'il a dit ou fait dans sa maladie. Cet intervalle, quelquefois très long, a disparu de sa vie. Il y a même des exemples de personnes qui ont repris la conversation ou l'action que l'attaque subite du mal avait interrompue.

D'ALEMBERT

Je me souviens que, dans un exercice public, un pédant de collège, tout gonflé de son savoir, fut mis ce qu'ils appellent au sac, par un capucin qu'il avait méprisé. Lui, mis au sac ! Et par qui ? par un capucin ! Et sur quelle question ? Sur le futur contingent ! sur la science moyenne qu'il a méditée toute sa vie ! Et en quelle circonstance ?

devant une assemblée nombreuse ! devant ses élèves ! Le voilà perdu d'honneur. Sa tête travaille si bien sur ces idées qu'il en tombe dans une léthargie qui lui enlève toutes les connaissances qu'il avait acquises.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Mais c'était un bonheur.

D'ALEMBERT

Ma foi, vous avez raison. Le bon sens lui était resté ; mais il avait tout oublié. On lui rapprit à parler et à lire, et il mourut lorsqu'il commençait à épeler très passablement. Cet homme n'était point un inepte ; on lui accordait même quelque éloquence.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Puisque le docteur a entendu votre conte, il faut qu'il entende aussi le mien. Un jeune homme de dix-huit à vingt ans, dont je ne me rappelle pas le nom...

BORDEU

C'est un M. de Schullemberg de Wirterthour ; il n'avait que quinze à seize ans.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Ce jeune homme fit une chute dans laquelle il reçut une commotion violente à la tête.

BORDEU

Qu'appelez-vous une commotion violente ? Il tomba du haut d'une grange ; il eut la tête fracassée, et resta six semaines sans connaissance.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Quoi qu'il en soit, savez-vous quelle fut la suite de cet accident ? la même qu'à votre pédant : il oublia tout ce qu'il savait ; il fut restitué à son bas âge ; il eut une seconde enfance, et qui dura. Il était craintif et pusillanime ; il s'amusait à des joujoux. S'il avait mal fait et qu'on le grondât, il allait se cacher dans un coin ; il demandait à faire son petit tour et son grand tour. On lui apprit à lire et à écrire ; mais j'oubliais de vous dire qu'il fallut lui rapprendre à marcher. Il redevint homme et habile homme, et il a laissé un ouvrage d'histoire naturelle.

BORDEU

Ce sont des gravures, les planches de M. Zulyer sur les insectes, d'après le système de Linnæus. Je connaissais ce fait ; il est arrivé dans le canton de Zurich en Suisse, et il y a nombre d'exemples pareils. Dérangez l'origine du faisceau vous changerez l'animal ; il semble qu'il soit là tout entier, tantôt dominant les ramifications, tantôt dominé par elles.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Et l'animal est sous le despotisme ou sous l'anarchie.

BORDEU

Sous le despotisme, c'est fort bien dit. L'origine du faisceau commande, et tout le reste obéit. L'animal est maître de soi, *mentis compos*.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Sous l'anarchie, où tous les filets du réseau sont soulevés contre leur chef, et où il n'y a plus d'autorité suprême.

BORDEU

A merveille. Dans les grands accès de passions, dans les délires, dans les périls imminents, si le maître porte toutes les forces de ses sujets vers un point, l'animal le plus faible montre une force incroyable.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Dans les vapeurs, sorte d'anarchie qui nous est si particulière.

BORDEU

C'est l'image d'une administration faible, où chacun tire à soi l'autorité du maître. Je ne connais qu'un moyen de guérir ; il est difficile, mais sûr ; c'est que l'origine du réseau sensible, cette

partie qui constitue le soi, puisse être affectée d'un motif violent de recouvrer son autorité.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Et qu'en arrive-t-il ?

BORDEU

Il en arrive qu'il la recouvre en effet, ou que l'animal périt. Si j'en avais le temps, je vous dirais là-dessus deux faits singuliers.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Mais, docteur, l'heure de votre visite est passée, et votre malade ne vous attend plus.

BORDEU

Il ne faut venir ici que quand on n'a rien à faire, car on ne saurait s'en tirer.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Voilà une bouffée d'humeur tout à fait honnête ; mais vos histoires ?

BORDEU

Pour aujourd'hui vous vous contenterez de celle-ci : Une femme tomba à la suite d'une couche, dans l'état vaporeux le plus effrayant ; c'étaient des pleurs et des ris involontaires, des étouffements, des convulsions, des gonflements

de gorge, du silence morne, des cris aigus, tout ce qu'il y a de pis : cela dura plusieurs années. Elle aimait passionnément, et elle crut s'apercevoir que son amant, fatigué de sa maladie, commençait à se détacher ; alors elle résolut de guérir ou de périr. Il s'établit en elle une guerre civile dans laquelle c'était tantôt le maître qui l'emportait, tantôt c'étaient les sujets. S'il arrivait que l'action des filets du réseau fût égale à la réaction de leur origine, elle tombait comme morte ; on la portait sur son lit où elle restait des heures entières sans mouvement et presque sans vie ; d'autres fois elle en était quitte pour des lassitudes, une défaillance générale, une extinction qui semblait devoir être finale. Elle persista six mois dans cet état de lutte. La révolte commençait toujours par les filets ; elle la sentait arriver. Au premier symptôme elle se levait, elle courait, elle se livrait aux exercices les plus violents ; elle montait, elle descendait ses escaliers ; elle sciait du bois, elle bêchait la terre. L'organe de sa volonté, l'origine du faisceau se roidissait ; elle se disait à elle-même: vaincre ou mourir. Après un nombre infini de victoires et de défaites, le chef resta le maître, et les sujets devinrent si soumis que, quoique cette femme ait éprouvé toutes sortes de peines domestiques, et qu'elle ait essuyé différentes maladies, il n'a plus été question de vapeurs.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Cela est brave, mais je crois que j'en aurais bien fait autant.

BORDEU

C'est que vous aimeriez bien si vous aimiez et que vous êtes ferme.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

J'entends. On est ferme, si, d'habitude ou d'organisation, l'origine du faisceau domine les filets ; faible, au contraire, si elle en est dominée.

BORDEU

Il y a bien d'autres conséquences à tirer de là.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Mais votre autre histoire, et vous les tirerez après.

BORDEU

Une jeune femme avait donné dans quelques écarts. Elle prit un jour le parti de fermer sa porte au plaisir. La voilà seule, la voilà mélancolique et vaporeuse. Elle me fit appeler. Je lui conseillai de prendre l'habit de paysanne, de bêcher la terre toute la journée, de coucher sur la paille et de vivre de pain dur. Ce régime ne lui plut pas. Voyagez donc, lui dis-je. Elle fit le tour de l'Europe, et retrouva la santé sur les grands chemins.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Ce n'est pas là ce que vous aviez à dire ; n'importe, venons à vos conséquences.

BORDEU

Cela ne finirait point.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Tant mieux. Dites toujours.

BORDEU

Je n'en ai point le courage.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Et pourquoi ?

BORDEU

C'est que du train dont nous y allons on effleure tout, et l'on n'approfondit rien.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Qu'importe ? nous ne composons pas, nous causons.

BORDEU

Par exemple, si l'origine du faisceau rappelle toutes les forces à lui, si le système entier se meut pour ainsi dire à rebours, comme je crois qu'il arrive dans l'homme qui médite profondément, dans le fanatique qui voit les cieux ouverts, dans le sauvage qui chante au milieu des flammes, dans

l'extase, dans l'aliénation volontaire ou involontaire...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Eh bien ?

BORDEU

Eh bien, l'animal se rend impassible, il n'existe qu'en un point. Je n'ai pas vu ce prêtre de Calame (1), dont parle saint Augustin, qui s'aliénait au point de ne plus sentir des charbons ardents ; je n'ai pas vu dans le cadre ces sauvages qui sourient à leurs ennemis, qui les insultent et qui leur suggèrent des tourments plus exquis que ceux qu'on leur fait souffrir ; je n'ai pas vu dans le cirque ces gladiateurs qui se rappelaient en expirant la grâce et les leçons de la gymnastique ; mais je crois tous ces faits, parce que j'ai vu, mais vu de mes propres yeux, un effort aussi extraordinaire qu'aucun de ceux-là.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Docteur, racontez-le-moi. Je suis comme les enfants, j'aime les faits merveilleux, et quand ils font honneur à l'espèce humaine, il m'arrive rarement d'en disputer la vérité.

BORDEU

Il y avait dans une petite ville de Champagne, Langres, un bon curé, appelé le ou de Moni,

bien pénétré, bien imbu de la vérité de la religion. Il fut attaqué de la pierre, il fallut le tailler. Le jour est pris, le chirurgien, ses aides et moi nous nous rendons chez lui ; il nous reçoit d'un air serein, il se déshabille, il se couche, on veut le lier ; il s'y refuse ; « placez-moi seulement, dit-il, comme il convient » ; on le place. Alors il demande un grand crucifix qui était au pied de son lit ; on le lui donne, il le serre entre ses bras, il y colle sa bouche. On opère, il reste immobile, il ne lui échappe ni larmes ni soupirs, et il était délivré de la pierre, qu'il l'ignorait.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Cela est beau ; et puis doutez après cela que celui à qui l'on brisait les os de la poitrine avec des cailloux ne vît les cieux ouverts.

BORDEU

Savez-vous ce que c'est que le mal d'oreilles ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Non.

BORDEU

Tant mieux pour vous. C'est le plus cruel de tous les maux.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Plus que le mal de dents que je connais malheureusement ?

BORDEU

Sans comparaison. Un philosophe de vos amis en était tourmenté depuis quinze jours, lorsqu'un matin il dit à sa femme : Je ne me sens pas assez de courage pour toute la journée... Il pensa que son unique ressource était de tromper artificiellement la douleur. Peu à peu il s'enfonça si bien dans une question de métaphysique ou de géométrie, qu'il oublia son oreille. On lui servit à manger, il mangea sans s'en apercevoir ; il gagna l'heure de son coucher sans avoir souffert. L'horrible douleur ne le reprit que lorsque la contention d'esprit cessa, mais ce fut avec une fureur inouïe, soit qu'en effet la fatigue eût irrité le mal, soit que la faiblesse le rendît plus insupportable.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Au sortir de cet état, on doit en effet être épuisé de lassitude ; c'est ce qui arrive quelquefois à cet homme qui est là.

BORDEU

Cela est dangereux, qu'il y prenne garde.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Je ne cesse de le lui dire, mais il n'en tient compte.

BORDEU

Il n'en est plus le maître, c'est sa vie ; il faut qu'il en périsse.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Cette sentence me fait peur.

BORDEU

Que prouvent cet épuisement, cette lassitude ? Que les brins du faisceau ne sont pas restés oisifs, et qu'il y avait dans tout le système une tension violente vers un centre commun.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Si cette tension ou tendance violente dure, si elle devient habituelle ?

BORDEU

C'est un tic de l'origine du faisceau ; l'animal est fou, et fou presque sans ressource.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Et pourquoi ?

BORDEU

C'est qu'il n'en est pas du tic de l'origine comme du tic d'un des brins. La tête peut bien commander aux pieds, mais non pas le pied à la tête ; l'origine à un des brins, non pas le brin à l'origine.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Et la différence, s'il vous plaît ? En effet, pourquoi ne pensé-je pas partout ? C'est une question qui aurait dû me venir plus tôt.

BORDEU

C'est que la conscience n'est qu'en un endroit.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Voilà qui est bientôt dit.

BORDEU

C'est qu'elle ne peut être que dans un endroit, au centre commun de toutes les sensations, là où est la mémoire, là où se font les comparaisons. Chaque brin n'est susceptible que d'un certain nombre déterminé d'impressions, de sensations successives, isolées, sans mémoire. L'origine est susceptible de toutes, elle en est le registre, elle en garde la mémoire ou une sensation continue, et l'animal est entraîné dès sa formation première à s'y rapporter soi, à s'y fixer tout entier, à y exister.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Et si mon doigt pouvait avoir de la mémoire ?...

BORDEU

Votre doigt penserait.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Et qu'est-ce donc que la mémoire ?

BORDEU

La propriété du centre, le sens spécifique de

l'origine du réseau, comme la vue est la propriété de l'œil ; et il n'est pas plus étonnant que la mémoire ne soit pas dans l'œil, qu'il ne l'est que la vue ne soit pas dans l'oreille.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Docteur, vous éludez plutôt mes questions que vous n'y satisfaites.

BORDEU

Je n'élude rien, je vous dis ce que je sais, et j'en saurais davantage, si l'organisation de l'origine du réseau m'était aussi connue que celle de ses brins, si j'avais eu la même facilité de l'observer. Mais si je suis faible sur les phénomènes particuliers, en revanche, je triomphe sur les phénomènes généraux.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Et ces phénomènes généraux sont ?

BORDEU

La raison, le jugement, l'imagination, la folie, l'imbécillité, la férocité, l'instinct.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

J'entends. Toutes ce qualités ne sont que des conséquences du rapport originel ou contracté par l'habitude de l'origine du faisceau à ses ramifications.

BORDEU

A merveille. Le principe ou le tronc est-il trop vigoureux relativement aux branches ? De là les poètes, les artistes, les gens à imagination, les hommes pusillanimes, les enthousiastes, les fous. Trop faible ? De là ce que nous appelons les brutes, les bêtes féroces. Le système entier lâche, mou, sans énergie ? De là les imbéciles. Le système entier énergique, bien d'accord, bien ordonné ? De là les bons penseurs, les philosophes, les sages.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Et selon la branche tyrannique qui prédomine, l'instinct qui se diversifie dans les animaux, le génie qui se diversifie dans les hommes ; le chien a l'odorat, le poisson l'ouïe, l'aigle la vue ; d'Alembert est géomètre, Vaucanson machiniste, Grétry musicien, Voltaire poète ; effets variés d'un brin du faisceau plus vigoureux en eux qu'aucun autre et que le brin semblable dans les êtres de leur espèce.

BORDEU

Et les habitudes qui subjuguent ; le vieillard qui aime les femmes, et Voltaire qui fait encore des tragédies. [1] (En cet endroit le docteur se mit à rêver et mademoiselle de l'Espinasse lui dit :)

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Docteur, vous rêvez.

BORDEU

Il est vrai.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

A quoi rêvez-vous ?

BORDEU

A propos de Voltaire.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Eh bien ?

BORDEU

Je rêve à la manière dont se font les grands hommes.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Et comment se font-ils ?

BORDEU

Comment la sensibilité...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

La sensibilité ?

BORDEU

Ou l'extrême mobilité de certains filets du réseau est la qualité dominante des êtres médiocres.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Ah ! docteur, quel blasphème.

BORDEU

Je m'y attendais. Mais qu'est-ce qu'un être sensible ? Un être abandonné à la discrétion du diaphragme. Un mot touchant a-t-il frappé l'oreille, un phénomène singulier a-t-il frappé l'œil, et voilà tout à coup le tumulte intérieur qui s'élève, tous les brins du faisceau qui s'agitent, le frisson qui se répand, l'horreur qui saisit, les larmes qui coulent, les soupirs qui suffoquent, la voix qui s'interrompt, l'origine du faisceau qui ne sait ce qu'il devient ; plus de sang-froid, plus de raison, plus de jugement, plus d'instinct, plus de ressource.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Je me reconnais.

BORDEU

Le grand homme, s'il a malheureusement reçu cette disposition naturelle, s'occupera sans relâche à l'affaiblir, à la dominer, à se rendre maître de ses mouvements et à conserver à l'origine du faisceau tout son empire. Alors il se possédera au milieu des plus grands dangers, il jugera froidement, mais sainement. Rien de ce qui peut servir à ses vues, concourir à son but, ne lui échappera ;

on l'étonnera difficilement ; il aura quarante-cinq ans ; il sera grand roi, grand ministre, grand politique, grand artiste, surtout grand comédien, grand philosophe, grand poète, grand musicien, grand médecin ; il régnera sur lui-même et sur tout ce qui l'environne. Il ne craindra pas la mort, peur, comme a dit sublimement le stoïcien, qui est une anse que saisit le robuste pour mener le faible partout où il veut ; il aura cassé l'anse et se sera en même temps affranchi de toutes les tyrannies du monde. Les êtres sensibles ou les fous sont en scène, il est au parterre ; c'est lui qui est le sage.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Dieu me garde de la société de ce sage-là.

BORDEU

C'est pour n'avoir pas travaillé à lui ressembler que vous aurez alternativement des peines et des plaisirs violents, que vous passerez votre vie à rire et à pleurer, et que vous ne serez jamais qu'un enfant.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Je m'y résous.

BORDEU

Et vous espérez en être plus heureuse ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Je n'en sais rien.

BORDEU

Mademoiselle, cette qualité si prisée, qui ne conduit à rien de grand, ne s'exerce presque jamais fortement sans douleur, ou faiblement sans ennui ; ou l'on bâille, ou l'on est ivre. Vous vous prêtez sans mesure à la sensation d'une musique délicieuse ; vous vous laissez entraîner au charme d'une scène pathétique ; votre diaphragme se serre, le plaisir est passé, et il ne vous reste qu'un étouffement qui dure toute la soirée.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Mais si je ne puis jouir de la musique sublime ni de la scène touchante qu'à cette condition ?

BORDEU

Erreur. Je sais jouir aussi, je sais admirer, et je ne souffre jamais, si ce n'est de la colique. J'ai du plaisir pur ; ma censure en est beaucoup plus sévère, mon éloge plus flatteur et plus réfléchi. Est-ce qu'il y a une mauvaise tragédie pour des âmes aussi mobiles que la vôtre ? Combien de fois n'avez-vous pas rougi, à la lecture, des transports que vous aviez éprouvés au spectacle, et réciproquement ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Cela m'est arrivé.

BORDEU

Ce n'est donc pas à l'être sensible comme vous, c'est à l'être tranquille et froid comme moi qu'il appartient de dire : Cela est vrai, cela est bon, cela est beau... Fortifions l'origine du réseau, c'est tout ce que nous avons de mieux à faire. Savez-vous qu'il y va de la vie ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

De la vie ! docteur, cela est grave.

BORDEU

Oui, de la vie. Il n'est personne qui n'en ait eu quelquefois le dégoût. Un seul événement suffit pour rendre cette sensation involontaire et habituelle ; alors, en dépit des distractions, de la variété des amusements, des conseils des amis, de ses propres efforts, les brins portent opiniâtrément des secousses funestes à l'origine du faisceau ; le malheureux a beau se débattre, le spectacle de l'univers se noircit pour lui ; il marche avec un cortège d'idées lugubres qui ne le quittent point, et il finit par se délivrer de lui-même.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Docteur, vous me faites peur.

D'ALEMBERT

Et du sommeil, docteur, qu'en dites-vous ? c'est une bonne chose.

BORDEU

Le sommeil, cet état où, soit lassitude, soit habitude, tout le réseau se relâche et reste immobile ; où, comme dans la maladie, chaque filet du réseau s'agite, se meut, transmet à l'origine commune une foule de sensations souvent disparates, décousues, troublées ; d'autres fois si liées, si suivies, si bien ordonnées que l'homme éveillé n'aurait ni plus de raison, ni plus d'éloquence, ni plus d'imagination ; quelquefois si violentes, si vives, que l'homme éveillé reste incertain sur la réalité de la chose...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Eh bien, le sommeil ?

BORDEU

Est un état de l'animal où il n'y a plus d'ensemble : tout concert, toute subordination cesse. Le maître est abandonné à la discrétion de ses vassaux et à l'énergie effrénée de sa propre activité. Le fil optique s'est-il agité ? L'origine du réseau voit ; il entend si c'est le fil auditif qui le sollicite. L'action et la réaction sont les seules choses qui subsistent entre eux ; c'est une consé-

quence de la propriété centrale, de la loi de continuité et de l'habitude. Si l'action commence par le brin voluptueux que la nature a destiné au plaisir de l'amour et à la propagation de l'espèce, l'image réveillée de l'objet aimé sera l'effet de la réaction à l'origine du faisceau. Si cette image, au contraire, se réveille d'abord à l'origine du faisceau, la tension du brin voluptueux, l'effervescence et l'effusion du fluide séminal seront les suites de la réaction.

D'ALEMBERT

Ainsi il y a le rêve en montant et le rêve en descendant. J'en ai eu un de ceux-là cette nuit : pour le chemin qu'il a pris, je l'ignore.

BORDEU

Dans la veille le réseau obéit aux impressions de l'objet extérieur. Dans le sommeil, c'est de l'exercice de sa propre sensibilité qu'émane tout ce qui se passe en lui. Il n'y a point de distraction dans le rêve ; de là sa vivacité : c'est presque toujours la suite d'un éréthisme, un accès passager de maladie. L'origine du réseau y est alternativement active et passive d'une infinité de manières : de là son désordre. Les concepts y sont quelquefois aussi liés, aussi distincts que dans l'animal exposé au spectacle de la nature. Ce n'est que le tableau de ce spectacle réexcité : de là sa vérité,

de là l'impossibilité de le discerner de l'état de veille : nulle probabilité d'un de ces états plutôt que de l'autre ; nul moyen de reconnaître l'erreur que l'expérience.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Et l'expérience se peut-elle toujours ?

BORDEU

Non.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Si le rêve m'offre le spectacle d'un ami que j'ai perdu, et me l'offre aussi vrai que si cet ami existait ; s'il me parle et que je l'entende ; si je le touche et qu'il fasse l'impression de la solidité sur mes mains ; si, à mon réveil, j'ai l'âme pleine de tendresse et de douleur, et mes yeux inondés de larmes ; si mes bras sont encore portés vers l'endroit où il m'est apparu, qui me répondra que je ne l'ai pas vu, entendu, touché réellement ?

BORDEU

Son absence. Mais, s'il est impossible de discerner la veille du sommeil, qui est-ce qui en apprécie la durée ? Tranquille, c'est un intervalle étouffé entre le moment du coucher et celui du lever : trouble, il dure quelquefois des années. Dans le premier cas, du moins, la conscience du

soi cesse entièrement. Un rêve qu'on n'a jamais fait, et qu'on ne fera jamais, me le diriez-vous bien ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Oui, c'est qu'on est un autre.

D'ALEMBERT

Et dans le second cas, on n'a pas seulement la conscience du soi, mais on a encore celle de sa volonté et de sa liberté. Qu'est-ce que cette liberté, qu'est-ce que cette volonté de l'homme qui rêve ?

BORDEU

Qu'est-ce ? c'est la même que celle de l'homme qui veille : la dernière impulsion du désir et de l'aversion, le dernier résultat de tout ce qu'on a été depuis sa naissance jusqu'au moment où l'on est ; et je défie l'esprit le plus délié d'y apercevoir la moindre différence.

D'ALEMBERT

Vous croyez ?

BORDEU

Et c'est vous qui me faites cette question ! vous qui, livré à des spéculations profondes, avez passé les deux tiers de votre vie à rêver les yeux ouverts, et à agir sans vouloir ; oui, sans vouloir, bien moins

que dans votre rêve. Dans votre rêve vous commandiez, vous ordonniez, on vous obéissait ; vous étiez mécontent ou satisfait, vous éprouviez de la contradiction, vous trouviez des obstacles, vous vous irritiez, vous aimiez, vous haïssiez, vous blâmiez, vous alliez, vous veniez. Dans le cours de vos méditations, à peine vos yeux s'ouvraient le matin que, ressaisi de l'idée qui vous avait occupé la veille, vous vous vêtiez, vous vous asseyiez à votre table, vous méditiez, vous traciez des figures, vous suiviez des calculs, vous dîniez, vous repreniez vos combinaisons, quelquefois vous quittiez la table pour les vérifier ; vous parliez à d'autres, vous donniez des ordres à votre domestique, vous soupiez, vous vous couchiez, vous vous endormiez sans avoir fait le moindre acte de volonté. Vous n'avez été qu'un point ; vous avez agi, mais vous n'avez pas voulu. Est-ce qu'on veut, de soi ? La volonté naît toujours de quelque motif intérieur ou extérieur, de quelque impression présente, de quelque réminiscence du passé, de quelque passion, de quelque projet dans l'avenir. Après cela je ne vous dirai de la liberté qu'un mot, c'est que la dernière de nos actions est l'effet nécessaire d'une cause une : nous, très compliquée, mais une.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Nécessaire ?

BORDEU

Sans doute. Tâchez de concevoir la production d'une autre action, en supposant que l'être agissant soit le même.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Il a raison. Puisque j'agis ainsi, celui qui peut agir autrement n'est plus moi ; et assurer qu'au moment où je fais ou dis une chose, j'en puis dire ou faire une autre, c'est assurer que je suis moi et que je suis un autre. Mais, docteur, et le vice et la vertu ? La vertu, ce mot si saint dans toutes les langues, cette idée si sacrée chez toutes les nations !

BORDEU

Il faut le transformer en celui de bienfaisance et son opposé en celui de malfaisance. On est heureusement ou malheureusement né ; on est irrésistiblement entraîné par le torrent général qui conduit l'un à la gloire, l'autre à l'ignominie.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Et l'estime de soi, et la honte, et le remords ?

BORDEU

Puérilité fondée sur l'ignorance et la vanité d'un être qui s'impute à lui-même le mérite ou le démérite d'un instant nécessaire.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Et les récompenses, et les châtiments ?

BORDEU

Des moyens de corriger l'être modifiable qu'on appelle méchant, et d'encourager celui qu'on appelle bon.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Et toute cette doctrine n'a-t-elle rien de dangereux ?

BORDEU

Est-elle vraie ou est-elle fausse ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Je la crois vraie.

BORDEU

C'est-à-dire que vous pensez que le mensonge a ses avantages, et la vérité ses inconvénients.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Je le pense.

BORDEU

Et moi aussi : mais les avantages du mensonge sont d'un moment, et ceux de la vérité son éternels ; mais les suites fâcheuses de la vérité, quand elle en a, passent vite, et celles du mensonge ne finissent qu'avec lui. Examinez les effets du men-

songe dans la tête de l'homme, et ses effets dans sa conduite ; dans sa tête, ou le mensonge s'est lié tellement quellement avec la vérité, et la tête est fausse ; ou il est bien et conséquemment lié avec le mensonge, et la tête est erronée. Or, quelle conduite pouvez-vous attendre d'une tête ou inconséquente dans ses raisonnements, ou conséquente dans ses erreurs ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Le dernier de ces vices, moins méprisable, est peut-être plus à redouter que le premier.

D'ALEMBERT

Fort bien : voilà donc tout ramené à de la sensibilité, de la mémoire, des mouvements organiques ; cela me convient assez. Mais l'imagination ? mais les abstractions ?

BORDEU

L'imagination...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Un moment, docteur : récapitulons. D'après vos principes, il me semble que, par une suite d'opérations purement mécaniques, je réduirais le premier génie de la terre à une masse de chair inorganisée, à laquelle on ne laisserait que la sensibilité du moment, et que l'on ramènerait cette masse informe de l'état de stupidité le plus

profond qu'on puisse imaginer à la condition de l'homme de génie. L'un de ces deux phénomènes consisterait à mutiler l'écheveau primitif d'un certain nombre de ses brins, et à bien brouiller le reste ; et le phénomène inverse à restituer à l'écheveau les brins qu'on en aurait détachés, et à abandonner le tout à un heureux développement. Exemple : J'ôte à Newton les deux brins auditifs, et plus de sensations de sons ; les brins olfactifs, et plus de sensations d'odeurs ; les brins optiques, et plus de sensations de couleurs ; les brins palatins, et plus de sensations de saveurs ; je supprime ou brouille les autres, et adieu l'organisation du cerveau, la mémoire, le jugement, les désirs, les aversions, les passions, la volonté, la conscience du soi, et voilà une masse informe qui n'a retenu que la vie et la sensibilité.

BORDEU

Deux qualités presque identiques ; la vie est de l'agrégat, la sensibilité est de l'élément.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Je reprends cette masse et je lui restitue les brins olfactifs, elle flaire ; les brins auditifs, et elle entend ; les brins optiques, et elle voit ; les brins palatins, et elle goûte. En démêlant le reste de l'écheveau, je permets aux autres brins de se développer, et je vois renaître la mémoire, les

comparaisons, le jugement, la raison, les désirs, les aversions, les passions, l'aptitude naturelle, le talent, et je retrouve mon homme de génie, et cela sans l'entremise d'aucun agent hétérogène et inintelligible.

BORDEU

A merveille : tenez-vous-en là, le reste n'est que du galimatias... Mais les abstractions ? mais l'imagination ? L'imagination, c'est la mémoire des formes et des couleurs. Le spectacle d'une scène, d'un objet, monte nécessairement l'instrument sensible d'une certaine manière ; il se remonte ou de lui-même, ou il est remonté par quelque cause étrangère. Alors il frémit au dedans ou il résonne au dehors ; il se recorde en silence les impressions qu'il a reçues, ou il les fait éclater par des sons convenus.

D'ALEMBERT

Mais son récit exagère, omet des circonstances, en ajoute, défigure le fait ou l'embellit, et les instruments sensibles adjacents conçoivent des impressions qui sont bien celles de l'instrument qui résonne, mais non celle de la chose qui s'est passée.

BORDEU

Il est vrai, le récit est historique ou poétique.

D'ALEMBERT

Mais comment s'introduit cette poésie ou ce mensonge dans le récit ?

BORDEU

Par les idées qui se réveillent les unes les autres, et elles se réveillent parce qu'elles ont toujours été liées. Si vous avez pris la liberté de comparer l'animal à un clavecin, vous me permettrez bien de comparer le récit du poète au chant.

D'ALEMBERT

Cela est juste.

BORDEU

Il y a dans tout chant une gamme. Cette gamme à ses intervalles ; chacune de ses cordes a ses harmoniques, et ces harmoniques ont les leurs. C'est ainsi qu'il s'introduit des modulations de passage dans la mélodie, et que le chant s'enrichit et s'étend. Le fait est un motif donné que chaque musicien sent à sa guise.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Et pourquoi embrouiller la question par ce style figuré ? Je dirais que, chacun ayant ses yeux, chacun voit et raconte diversement. Je dirais que chaque idée en réveille d'autres, et que, selon son tour de tête ou son caractère, on s'en tient

aux idées qui représentent le fait rigoureusement, ou l'on y introduit les idées réveillées ; je dirais qu'entre ces idées il y a du choix ; je dirais... que ce seul sujet traité à fond fournirait un livre.

D'ALEMBERT

Vous avez raison ; ce qui ne m'empêchera pas de demander au docteur s'il est bien persuadé qu'une forme qui ne ressemblerait à rien, ne s'engendrerait jamais dans l'imagination, et ne se produirait point dans le récit.

BORDEU

Je le crois. Tout le délire de cette faculté se réduit au talent de ces charlatans qui, de plusieurs animaux dépecés, en composent un bizarre qu'on n'a jamais vu en nature.

D'ALEMBERT

Et les abstractions ?

BORDEU

Il n'y en a point ; il n'y a que des réticences habituelles, des ellipses qui rendent les propositions plus générales et le langage plus rapide et plus commode. Ce sont les signes du langage qui ont donné naissance aux sciences abstraites. Une qualité commune à plusieurs actions a engendré les mots vice et vertu ; une qualité commune à plusieurs êtres a engendré les mots laideur et

beauté. On a dit un homme, un cheval, deux animaux ; ensuite on a dit un, deux, trois, et toute la science des nombres a pris naissance. On n'a nulle idée d'un mot abstrait. On a remarqué dans tous les corps trois dimensions, la longueur, la largeur, la profondeur ; on s'est occupé de chacune de ces dimensions, et de là toutes les sciences mathématiques. Toute abstraction n'est qu'un signe vide d'idée. On a exclu l'idée en séparant le signe de l'objet physique, et ce n'est qu'en rattachant le signe à l'objet physique que la science redevient une science d'idées ; de là le besoin, si fréquent dans la conversation, dans les ouvrages, d'en venir à des exemples. Lorsque, après une longue combinaison de signes, vous demandez un exemple, vous n'exigez autre chose de celui qui parle, sinon de donner du corps, de la forme, de la réalité, de l'idée au bruit successif de ses accents, en y appliquant des sensations éprouvées.

D'ALEMBERT

Cela est-il bien clair pour vous, mademoiselle ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Pas infiniment, mais le docteur va s'expliquer.

BORDEU

Cela vous plaît à dire. Ce n'est pas qu'il n'y ait peut-être quelque chose à rectifier et beaucoup

à ajouter à ce que j'ai dit ; mais il est onze heures et demie, et j'ai à midi une consultation au Marais.

D'ALEMBERT

Le langage plus rapide et plus commode ! Docteur, est-ce qu'on s'entend ? est-ce qu'on est entendu ?

BORDEU

Presque toutes les conversations sont des comptes faits... Je ne sais plus où est ma canne... On n'y a aucune idée présente à l'esprit... Et mon chapeau... Et par la raison seule qu'aucun homme ne ressemble parfaitement à un autre, nous n'entendons jamais précisément, nous ne sommes jamais précisément entendus ; il y a du plus ou moins en tout : notre discours est toujours en deçà ou au delà de la sensation. On aperçoit bien de la diversité dans les jugements, il y en a mille fois davantage qu'on n'aperçoit pas, et qu'heureusement on ne saurait apercevoir... Adieu, adieu.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Encore un mot, de grâce.

BORDEU

Dites donc vite.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Vous souvenez-vous de ces sauts dont vous m'avez parlé ?

BORDEU

Oui.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Croyez-vous que les sots et les gens d'esprit aient de ces sauts-là dans les races ?

BORDEU

Pourquoi non ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Tant mieux pour nos arrière-neveux ; peut-être reviendra-t-il un Henri IV.

BORDEU

Peut-être est-il tout revenu.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Docteur, vous devriez venir dîner avec nous.

BORDEU

Je ferai ce que je pourrai, je ne promets pas ; vous me prendrez si je viens.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Nous vous attendrons jusqu'à deux heures.

BORDEU

J'y consens.



SUITE DE L'ENTRETIEN

INTERLOCUTEURS

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE, BORDEU

Sur les deux heures le docteur revint. D'Alembert était allé dîner au dehors, et le docteur se trouva en tête à tête avec mademoiselle de l'Espinasse. On servit. Ils parlèrent de choses assez indifférentes jusqu'au dessert : mais lorsque les domestiques furent éloignés, mademoiselle de l'Espinasse dit au docteur :

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Allons, docteur, buvez un verre de malaga, et vous me répondrez ensuite à une question qui m'a passé cent fois par la tête, et que je n'oserais faire qu'à vous.

BORDEU

Il est excellent ce malaga... Et votre question ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Que pensez-vous du mélange des espèces ?

BORDEU

Ma foi, la question est bonne aussi. Je pense que les hommes ont mis beaucoup d'importance à l'acte de la génération, et qu'ils ont eu raison ; mais je suis mécontent de leurs lois tant civiles que religieuses.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Et qu'y trouvez-vous à redire ?

BORDEU

Qu'on les a faites sans équité, sans but et sans aucun égard à la nature des choses et à l'utilité publique.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Tâchez de vous expliquer.

BORDEU

C'est mon dessein... Mais attendez... (Il regarde à sa montre.) J'ai encore une bonne heure à vous donner ; j'irai vite, et cela nous suffira. Nous sommes seuls, vous n'êtes pas une bégueule, vous n'imaginerez pas que je veuille manquer au respect que je vous dois ; et, quel que soit le jugement que vous portiez de mes idées, j'espère de mon côté que vous n'en conclurez rien contre l'honnêteté de mes mœurs.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Très assurément ; mais votre début me chiffonne.

BORDEU

En ce cas changeons de propos.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Non, non : allez votre train. Un de vos amis

qui nous cherchait des époux, à moi et à mes deux sœurs, donnait un sylphe à la çadette, un grand ange d'annonciation à l'aînée, et à moi un disciple de Diogène ; il nous connaissait bien toutes trois. Cependant, docteur, de la gaze, un peu de gaze.

BORDEU

Cela va sans dire, autant que le sujet et mon état en comportent.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Cela ne vous mettra pas en frais... Mais voilà votre café... prenez votre café...

BORDEU, après avoir pris son café.

Votre question est de physique, de morale et de poétique.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

De poétique !

BORDEU

Sans doute ; l'art de créer des êtres qui ne sont pas, à l'imitation de ceux qui sont, est de la vraie poésie. Cette fois-ci, au lieu d'Hippocrate, vous me permettrez donc de citer Horace. Ce poète, ou faiseur, dit quelque part : *Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci* ; le mérite suprême est d'avoir réuni l'agréable à l'utile. La perfec-

tion consiste à concilier ces deux points. L'action agréable et utile doit occuper la première place dans l'ordre esthétique ; nous ne pouvons refuser la seconde à l'utile ; la troisième sera pour l'agréable ; et nous reléguerons au rang infime celle qui ne rend ni plaisir ni profit.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Jusque-là je puis être de votre avis sans rougir. Où cela nous mènera-t-il ?

BORDEU

Vous l'allez voir : mademoiselle, pourriez-vous me dire quel profit ou quel plaisir la chasteté et la continence rigoureuse rendent soit à l'individu qui les pratique, soit à la société ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Ma foi, aucun.

BORDEU

Donc, en dépit des magnifiques éloges que le fanatisme leur a prodigués, en dépit des lois civiles qui les protègent, nous les rayerons du catalogue des vertus, et nous conviendrons qu'il n'y a rien de si puéril, de si ridicule, de si absurde, de si nuisible, de si méprisable, rien de pire, à l'exception du mal positif, que ces deux rares qualités...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

On peut accorder cela.

BORDEU

Prenez-y garde, je vous en préviens, tout à l'heure vous reculerez.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Nous ne reculons jamais.

BORDEU

Et les actions solitaires ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Eh bien ?

BORDEU

Eh bien, elles rendent du moins du plaisir à l'individu, et notre principe est faux, ou...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Quoi, docteur !...

BORDEU

Oui, mademoiselle, oui, et par la raison qu'elles ne sont pas aussi stériles. C'est un besoin, et quand on n'y serait pas sollicité par le besoin, c'est toujours une chose douce. Je veux qu'on se porte bien, je le veux absolument, entendez-vous ? Je blâme tout excès, mais dans un état de société tel que le nôtre, il y a cent considéra-

tions raisonnables pour une, sans compter le tempérament et les suites funestes d'une continence rigoureuse, surtout pour les jeunes personnes ; le peu de fortune, la crainte parmi les hommes d'un repentir cuisant, chez les femmes celle du déshonneur, qui réduisent une malheureuse créature qui périt de langueur et d'ennui, un pauvre diable qui ne sait à qui s'adresser, à s'expédier à la façon du cynique. Caton, qui disait à un jeune homme sur le point d'entrer chez une courtisane : « Courage, mon fils... », lui tiendrait-il le même propos aujourd'hui ? S'il le surprenait, au contraire, seul, en flagrant délit, n'ajouterait-il pas : cela est mieux que de corrompre la femme d'autrui, ou que d'exposer son honneur et sa santé ?... Et quoi ! parce que les circonstances me privent du plus grand bonheur qu'on puisse imaginer, celui de confondre mes sens avec les sens, mon ivresse avec l'ivresse, mon âme avec l'âme d'une compagne que mon cœur se choisirait, et de me reproduire en elle et avec elle ; parce que je ne puis consacrer mon action par le sceau de l'utilité, je m'interdirai un instant nécessaire et délicieux ! On se fait saigner dans la pléthore ; et qu'importe la nature de l'humeur surabondante, et sa couleur, et la manière de s'en délivrer ? Elle est tout aussi superflue dans une de ces indispositions que dans l'autre ; et si, repompée de

ses réservoirs, distribuée dans toute la machine, elle s'évacue par une autre voie plus longue, plus pénible et dangereuse, en sera-t-elle moins perdue ? La nature ne souffre rien d'inutile ; et comment serais-je coupable de l'aider, lorsqu'elle appelle mon secours par les symptômes les moins équivoques ? Ne la provoquons jamais, mais prêtons-lui la main dans l'occasion ; je ne vois au refus et à l'oisiveté que de la sottise et du plaisir manqué. Vivez sobre, me dira-t-on, excédez-vous de fatigue. Je vous entends : que je me prive d'un plaisir ; que je me donne de la peine pour éloigner un autre plaisir. Bien imaginé !

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Voilà une doctrine qui n'est pas bonne à prêcher aux enfants.

BORDEU

Ni aux autres. Cependant me permettrez-vous une supposition ? Vous avez une fille sage, trop sage, innocente, trop innocente ; elle est dans l'âge où le tempérament se développe. Sa tête s'embarrasse, la nature ne la secourt point : vous m'appelez. Je m'aperçois tout à coup que tous les symptômes qui vous effrayent naissent de la surabondance et de la rétention du fluide séminal ; je vous avertis qu'elle est menacée d'une folie qu'il est difficile de prévenir, et qui quelquefois

est impossible à guérir ; je vous en indique le remède. Que ferez-vous ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

A vous parler vrai, je crois... mais ce cas n'arrive point...

BORDEU

Détrompez-vous ; il n'est pas rare ; et il serait fréquent, si la licence de nos mœurs n'y obviait... Quoi qu'il en soit, ce serait fouler aux pieds toute décence, attirer sur soi les soupçons les plus odieux, et commettre un crime de lèse-société que de divulguer ces principes. Vous rêvez.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Oui, je balançais, à vous demander s'il vous était jamais arrivé d'avoir une pareille confidence à faire à des mères.

BORDEU

Assurément.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Et quel parti ces mères ont-elles pris ?

BORDEU

Toutes, sans exception, le bon parti, le parti sensé... Je n'ôterais pas mon chapeau dans la rue à l'homme suspecté de pratiquer ma doctrine ; il me suffirait qu'on l'appelât un infâme.

Mais nous causons sans témoins et sans conséquence ; et je vous dirai de ma philosophie ce que Diogène tout nu disait au jeune et pudique Athénien contre lequel il se préparait à lutter : « Mon fils, ne crains rien, je ne suis pas si méchant que celui-là. »

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Docteur, je vous vois arriver, et je gage...

BORDEU

Je ne gage pas, vous gagneriez. Oui, mademoiselle, c'est mon avis.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Comment ! soit qu'on se renferme dans l'enceinte de son espèce, soit qu'on en sorte ?

BORDEU

Il est vrai.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Vous êtes monstrueux.

BORDEU

Ce n'est pas moi, c'est ou la nature ou la société. Écoutez, mademoiselle, je ne m'en laisse point imposer par des mots, et je m'explique d'autant plus librement que je suis net et que la pureté de mes mœurs ne laisse prise d'aucun côté. Je vous demanderai donc, de deux actions égale-

ment restreintes à la volupté, qui ne peuvent rendre que du plaisir sans utilité, mais dont l'une n'en rend qu'à celui qui la fait et l'autre le partage avec un être semblable mâle ou femelle, car le sexe ici, ni même l'emploi du sexe n'y fait rien, en faveur de laquelle le sens commun prononcera-t-il ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Ces questions-là sont trop sublimes pour moi.

BORDEU

Ah ! après avoir été un homme pendant quatre minutes, voilà que vous reprenez votre cornette et vos cotillons, et que vous redevenez femme. A la bonne heure ; eh bien ! il faut vous traiter comme telle... Voilà qui est fait... On ne dit plus mot de Mme du Barry... Vous voyez, tout s'arrange ; on croyait que la cour allait être bouleversée. Le maître a fait en homme sensé ; *Omne tulit punctum* ; il a gardé la femme qui lui faisait plaisir, et le ministre qui lui est utile... Mais vous ne m'écoutez pas... Où en êtes-vous ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

J'en suis à ces combinaisons qui me semblent toutes contre nature.

BORDEU

Tout ce qui est ne peut être ni contre nature

ni hors de nature, je n'en excepte pas même la chasteté et la continence volontaires qui seraient les premiers des crimes contre nature, si l'on pouvait pécher contre nature, et les premiers des crimes contre les lois sociales d'un pays où l'on pèserait les actions dans une autre balance que celle du fanatisme et du préjugé.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Je reviens sur vos maudits syllogismes, et je n'y vois point de milieu, il faut ou tout nier ou tout accorder... Mais tenez, docteur, le plus honnête et le plus court est de sauter par-dessus le bourbier et d'en revenir à ma première question : Que pensez-vous du mélange des espèces ?

BORDEU

Il n'y a point à sauter pour cela ; nous y étions. Votre question est-elle de physique ou de morale ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

De physique, de physique.

BORDEU

Tant mieux ; la question de morale marchait la première, et vous la décidez. Ainsi donc...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

D'accord... sans doute c'est un préliminaire, mais je voudrais... que vous séparassiez la cause de l'effet. Laissons la vilaine cause de côté.

BORDEU

C'est m'ordonner de commencer par la fin ; mais puisque vous le voulez, je vous dirai que, grâce à notre pusillanimité, à nos répugnances, à nos lois, à nos préjugés, il y a très peu d'expériences faites ; qu'on ignore quelles seraient les copulations tout à fait infructueuses ; les cas où l'utile se réunirait à l'agréable ; quelles sortes d'espèces on se pourrait promettre de tentatives variées et suivies ; si les Faunes sont réels ou fabuleux ; si l'on ne multiplierait pas en cent façons diverses les races des mulets, et si celles que nous connaissons sont vraiment stériles. Mais un fait singulier, qu'une infinité de gens instruits vous attesteront comme vrai, et qui est faux, c'est qu'ils ont vu dans la basse-cour de l'archiduc un infâme lapin qui servait de coq à une vingtaine de poules infâmes qui s'en accommodaient ; ils ajouteront qu'on leur a montré des poulets couverts de poils et provenus de cette bestialité. Croyez qu'on s'est moqué d'eux.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Mais qu'entendez-vous par des tentatives suivies ?

BORDEU

J'entends que la circulation des êtres est gra-

duelle, que les assimilations des êtres veulent être préparées, et que, pour réussir dans ces sortes d'expériences, il faudrait s'y prendre de loin et travailler d'abord à rapprocher les animaux par un régime analogue.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

On réduira difficilement un homme à brouter.

BORDEU

Mais non à prendre souvent du lait de chèvre, et l'on amènera facilement la chèvre à se nourrir de pain. J'ai choisi la chèvre par des considérations qui me sont particulières.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Et ces considérations ?

BORDEU

Vous êtes bien hardie ! C'est que... c'est que nous en tirerions une race vigoureuse, intelligente, infatigable et véloce dont nous ferions d'excellents domestiques.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Fort bien, docteur. Il me semble déjà que je vois derrière la voiture de vos duchesses cinq à six insolents chèvre-pieds, et cela me réjouit.

BORDEU

C'est que nous ne dégraderions plus nos frères

en les assujettissant à des fonctions indignes d'eux et de nous.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Encore mieux.

BORDEU

C'est que nous ne réduirions plus l'homme dans nos colonies à la condition de la bête de somme.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Vite, vite, docteur, mettez-vous à la besogne, et faites-nous des chèvre-pieds.

BORDEU

Et vous le permettrez sans scrupule ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Mais, arrêtez, il m'en vient un ; vos chèvre-pieds seraient d'effrénés dissolus.

BORDEU

Je ne vous les garantis pas bien moraux.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Il n'y aura plus de sûreté pour les femmes honnêtes ; ils multiplieront sans fin, à la longue il faudra les assommer ou leur obéir. Je n'en veux plus, je n'en veux plus. Tenez-vous en repos.

BORDEU

Et la question de leur baptême ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Ferait un beau charivari en Sorbonne.

BORDEU

Avez-vous vu au Jardin du Roi, sous une cage de verre, un orang-outang qui a l'air d'un saint Jean qui prêche au désert ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Oui, je l'ai vu.

BORDEU, en s'en allant.

Le cardinal de Polignac lui disait un jour : « Parle, et je te baptise. »

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Adieu donc, docteur ; ne nous délaissez pas des siècles, comme vous faites, et pensez quelquefois que je vous aime à la folie. Si l'on savait tout ce que vous m'avez conté d'horreurs ?

BORDEU

Je suis bien sûr que vous vous en tairez.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Ne vous y fiez pas, je n'écoute que pour le plaisir de redire. Mais encore un mot, et je n'y reviens de ma vie.

BORDEU

Qu'est-ce ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE

Ces goûts abominables, d'où viennent-ils ?

BORDEU

Partout d'une pauvreté d'organisation dans les jeunes gens, et de la corruption de la tête dans les vieillards ; de l'attrait de la beauté dans Athènes, de la disette des femmes dans Rome, de la crainte de la vérole à Paris. Adieu, adieu.





NOTES

Page 35. — (1) Ce déisme comparable à celui de Voltaire était-il, ainsi que le veut Diderot, la doctrine philosophique de d'Alembert ?

Le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie* nous engagerait à le croire. Voici en effet comme s'y exprime d'Alembert : « Cet être appelé nous est formé de deux principes de différente nature, tellement unis qu'il règne entre les mouvements de l'un et les affections de l'autre une correspondance que nous ne saurions ni suspendre, ni altérer, et qui les tient dans un assujettisement réciproque. Cet esclavage si indépendant de nous, joint aux réflexions que nous sommes obligés de faire sur la nature des deux principes et sur leur imperfection, nous élève à la contemplation d'une intelligence toute-puissante à qui nous devons ce que nous sommes, et qui exige, par conséquent, notre culte ; son existence, pour être reconnue, n'aurait besoin que de notre sentiment intérieur quand même le témoignage universel des autres hommes et celui de la nature entière ne s'y joindraient pas. » Mais que vaut cette profession de foi ? D'Alembert lui-même n'avouait-il pas à Voltaire que c'était là

« style de notaire et pure précaution contre la censure ». Le scepticisme absolu que lui attribue Diderot, à la fin de l'entretien, paraît une expression beaucoup plus fidèle de ses véritables opinions.

Page 36. — (1) Bel exemple du parti que l'on pouvait tirer de la notion alors si équivoque de « force » et que la métaphysique insinuée dans la physique de Descartes et de Leibniz, n'était pas faite pour éclaircir. On en trouverait d'autres témoignages dans un opuscule de Diderot postérieur : *Principes philosophiques sur la matière et le mouvement*, composé en 1770, c'est-à-dire un an après ces deux entretiens.

Page 39. — (1) Est-il besoin de rappeler que les progrès de la physiologie depuis le XVIIIe siècle ont montré que la conversion de l'aliment en chair n'est point un phénomène aussi simple que l'imaginait Diderot ? Notons d'ailleurs que c'est l'étude des fonctions de nutrition qui a, pour beaucoup, contribué à ressusciter le vitalisme moderne.

Page 40. — (1) Huez est un sculpteur peu connu, membre néanmoins de l'Académie de sculpture. Il est l'auteur du monument de Maupertuis le père, dans l'église Saint-Roch, duquel Grimm disait : « Il ne rendra pas à M. Huez l'immortalité qu'il donne au père de Maupertuis. »

— (2) Allusion aux idées qu'exprimait Falconet sur le désir de transmettre son nom à la

postérité. — Falconet, né et mort à Paris (1716-1791), est l'auteur du *Milon de Crotone*, de *Pygmalion*, de la *Baigneuse*, de l'*Amour menaçant*, etc. L'amitié de Diderot lui valut d'être appelé en Russie par Catherine II. Là, il exécuta la statue équestre de Pierre le Grand, l'un des monuments les plus connus de Pétrograde, mais qui ajoute peu à sa réputation. Il trouva d'ailleurs, en Russie, richesses et honneurs, et témoigna à Diderot la plus froide ingratitude. Il fut frappé d'une attaque de paralysie en 1781, et mit près de dix ans à en mourir. Écrivain distingué, il a laissé une traduction des trois livres de Pline sur les arts et une étude *Sur le bas-relief*.

Page 41. — (1) Comparez pour l'antithèse au passage suivant de Bergson dans l'*Évolution créatrice* : « L'erreur capitale, celle qui, se transmettant depuis Aristote, a vicié la plupart des philosophies de la nature, est de voir dans la vie végétative, dans la vie instinctive et dans la vie raisonnable, trois degrés successifs d'une même tendance qui se développe, alors que ce sont trois directions divergentes d'une activité qui s'est scindée en grandissant. »

Page 42. — (1) Est-il utile de rappeler que Mme de Tencin fut, en effet, la mère indigne de d'Alembert, qui ne voulut jamais se reconnaître que le fils de la « bonne vitrière » ?

Sœur du cardinal de Tencin, Claudine-Alexandrine Guérin de Tencin, née à Grenoble en 1685,

morte à Paris en 1749, faite religieuse par force, augustine à Mont-Fleury, puis chanoinesse à Nerville près de Lyon, fut célèbre en son temps surtout par ses galanteries et son pouvoir d'intrigues. Mais vers la fin de sa vie, son salon fut un des premiers du XVIIIe siècle, fréquenté par Fontenelle, Montesquieu, Mairan, Marivaux, et la postérité ne dédaigne pas en elle une romancière estimable et une épistolière de rare talent.

Page 43. — (1) Allusion à la querelle des biologistes du XVIIe et du XVIIIe siècle sur la nature du germe. Se composait-il d'une série d'êtres, pour ainsi dire emboîtés par avance les uns dans les autres, ou n'y avait-il en lui que la puissance assez mystérieuse de reproduire la forme ancestrale ? On sait que l'embryologiste allemand G. F. Wolf dès 1759 indique le point de vue actuel dans sa thèse *Sur les générations*, dont Diderot a peut-être eu connaissance.

Page 48. — (1). Expression simplifiée de la doctrine sensualiste qui fut commune à tous les philosophes français du XVIIIe siècle (sauf Rousseau) et dont Condillac seul fit un système véritablement cohérent et profond.

Page 50. — (1) La protestation de Diderot contre l'automatisme cartésien des bêtes marque assez bien la position prise par le matérialisme français du XVIIIe siècle : il s'efforça de ruiner l'automatisme des bêtes pour parvenir à établir le méca-

nisme de l'homme. Ce fut, comme on l'a dit, un cartésianisme « rétréci » ou si l'on préfère, dévié.

Page 55. — (1) Les mêmes indignations contre le galimatias « métaphysico-théologique » se retrouvent dans les *Principes philosophiques de la matière et du mouvement* qui, en bien des parties, correspondent à ces deux dialogues.

Page 57. — (1) Berkeley, évêque anglican et philosophe anglais, est si célèbre qu'il est sans doute inutile de rappeler que, né à Kilkrin, en Irlande, en 1684, et mort à Oxford en 1753, il est l'auteur de la *Science de la vision* (1708), du *Traité sur les principes de la connaissance humaine* (1710) et des *Dialogues entre Hylas et Philonoüs* (1712). Sa doctrine philosophique est un idéalisme absolu qui réduit tout l'univers à nos seules perceptions ou « idées ». Diderot a fait plus d'une fois allusion à son système assez connu en France, mais peu en honneur. Le lecteur pourra se reporter notamment à la *Promenade d'un sceptique* (1745).

Page 61. — (1) Diderot, en effet, n'était pas à proprement parler un sceptique ; même lorsqu'il emprunte le ton du scepticisme, sa philosophie, pour user du jargon professionnel, est un dogmatisme. Le *Rêve de d'Alembert* suffirait à le prouver.

age 65. — (1) Julie-Jeanne-Eléonore de Lespinasse, née à Lyon en 1732, morte à Paris en 1776, et fille naturelle de la comtesse d'Albon, vécut dans

une situation humiliante de 1747 à 1752, chez sa sœur légitime, la marquise de Vichy. Elle fut ensuite dame de compagnie chez Mme du Deffand, au couvent Saint-Joseph à Paris, et y resta dix ans (1753-1764). Des rivalités d'amitié brouillèrent les deux femmes. Pensionnée par Mme Geoffrin, elle put, elle aussi, tenir, rue Saint-Dominique, un salon fréquenté par Henault, Turgot, Marmontel, d'Alembert. Elle devint la maîtresse de celui-ci qu'elle délaissa en 1767 pour le marquis de Mora. Elle mourut en 1776 après avoir demandé le pardon de d'Alembert.

Page 65. — (1) Théophile de Bordeu, né en 1722 à Ireste (Basses-Pyrénées), mort à Paris en 1776, docteur de la Faculté de Montpellier, fut l'un des grands médecins du XVIIIe siècle. Nommé surintendant du Béarn à la suite de sa *Lettre sur les eaux minérales du Béarn* (1744) qui en fait l'un des créateurs de l'hydrologie, il composa ensuite son *Traité des glandes* (1752), collabora à l'*Encyclopédie* et publia, notamment, des *Recherches sur le pouls par rapport aux cures* (1756) et surtout des *Recherches sur les maladies chroniques* (1775). Au moment où Diderot le met en scène, il était injustement impliqué dans une affaire de vol par ses collègues de Paris, jaloux de sa notoriété. Il s'en tira avec honneur. Le matérialisme que lui prête Diderot n'a pas été la doctrine qu'il professait. Il était, au contraire, vitaliste, et partisan d'un esprit « recteur » indépendant de la machine humaine.

Il est vrai qu'il attribuait une immense importance à la vie particulière de chaque organe.

Page 81. — [1] « L'Anguillard » est le surnom que Voltaire donna par dérision au physiologiste Needham, qui essayait de justifier la génération spontanée par l'étude des anguillules de farine.

Needham, physicien et naturaliste anglais, né à Londres, mort à Bruxelles en 1781, fit ses études à Douai, fut ordonné prêtre, professa en Belgique, en Angleterre, en Portugal et, finalement, fonda et dirigea l'Académie des sciences de Bruxelles. C'est dans ses *Nouvelles observations microscopiques sur la composition et la décomposition des corps organisés* (1745, tr. fr. Lavirotte, 1750), qu'il soutint la thèse de la génération spontanée à propos des anguillules. Esprit plus audacieux que critique, il prétendit réduire l'écriture hiéroglyphique à l'écriture chinoise. L'ouvrage qui le mit en conflit avec Voltaire fut un essai apologétique intitulé : *Recherches physiques et métaphysiques sur la nature et la religion*, paru en 1769. Ses *Principes d'électricité* (1781) ne sont pas sans valeur.

Page 85. — [1] Réminiscence de Lucrèce, *De rerum natura*, livre V.

Page 91. — [1] Ici, comme en maints autres endroits, apparaissent des idées que nous dirions aujourd'hui transformistes et, plus précisément, lamarckiennes. Mais Diderot n'en est pas l'inventeur. Les premières théories de l'évolution ont

été en effet esquissées par des naturalistes français antérieurs dont il mit à profit les ouvrages. : Benoist de Maillet et Robinet. L'ouvrage capital de Robinet (né à Rennes en 1755, mort à Paris en 1820), *De la nature*, avait paru en 1761).

Page 92. — (1) Anticipation sur les travaux anthropologiques modernes portant sur la relation du système nerveux au reste de l'organisme.

Page 93. — (1) Il y a plus d'une allusion à ce père Castel dans l'œuvre de Diderot, notamment dans la *Lettre sur les sourds et les muets*, où il est présenté comme l'inventeur d'un « clavecin oculaire » dans lequel le jeu des touches aurait fait surgir un ruban portant des teintes dégradées suivant toutes leurs nuances. On peut se reporter à l'article *Clavecin* de l'*Encyclopédie*.

Le Père Lorus Bertrand Castel, jésuite, était né à Montpellier en 1688, il mourut en 1757. Ses principaux ouvrages sont le *Traité de la pesanteur universelle* (1724), la *Mathématique universelle* (1728). l'*Optique des couleurs* (1740). C'est dans ses *Nouvelles expériences d'optique et d'acoustique*, publiées par les « Mémoires de Trévoux » en 1735, que son clavecin oculaire se trouve décrit.

Page 109. — (1) Il était alors question d'un cyclope signalé par le *Mercure de France* de l'année 1766.

Page 118. — (1) Fr. de La Peyronie, chirurgien français, né à Montpellier en 1678, mort en 1747. Louis XV le choisit comme chirurgien, l'anoblit

en 1721, et en 1731 créa sur sa demande l'Académie de chirurgie. La Peyronie fit de son château de Marigny un hospice pour les indigents. L'observation à laquelle Diderot fait allusion se trouve dans le tome I des *Mémoires de l'Académie de chirurgie.*

Page 125. — (1) Arnaud et Suard qui la dirigeait depuis 1765.

Page 141. — (1) Cf. *Pensées philosophiques.* Pensée II.

Page 147. — (1) On sait que Voltaire en composa jusqu'à sa mort, c'est le terme qui convient, puisque l'émotion ressentie à la représentation triomphale d'*Irène* en 1778 contribua à le « faire mourir de joie ».



TABLE DES MATIÈRES

LA COLLECTION DES CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS EST IMPRIMÉE PAR FRÉDÉRIC PAILLART IMPRIMEUR A ABBEVILLE (SOMME), SUR VÉLIN PUR CHIFFON DES PAPETERIES D'ANNONAY ET DE RENAGE